

(Re)découvrir le sens des mots

Avant-propos

Préambule

Chapitre 1 : *Les mots et le sens*

Première étape : Le signifiant

Deuxième : Les signifiés

Dans tous les sens

Les opérations de l'esprit

Chapitre 2 : *Quelques archétypes*

Droit / courbe, tordu

Les six directions

Le voilé / dévoilé

Pur / impur

Chaud / froid

Tendu / lâche

Chapitre 3 : *L'homme biologique*

L'homme lui-même

Chapitre 4 : *L'homme en société*

La race

Le genre

La nation et la patrie

Quelques dérives politiques : capitalisme, socialisme, libéralisme.

Chapitre 5 : *Homme et femme*

Et l'amour

Chapitre 6 : *Les activités humaines*

Le travail

L'économie, l'écologie

Les mutations de l'art

Chapitre 7 : *L'espace temps*

L'espace

Le temps

Conclusion

Quelques jeux pour apprivoiser les mots

Index

André GRANGE

Avant-propos

Il y a quelques années on riait d'une histoire pourtant plutôt triste, en somme : on racontait que dans une école primaire parisienne un enfant, à qui on avait demandé de dessiner une poule, avait représenté le poulet sous cellophane que sa maman rapportait du supermarché. De cette histoire *vraie ou seulement vraisemblable* on peut tirer deux conclusions :

1° Un mot déclenche dans l'esprit une représentation qui dépend d'abord de l'expérience ou de la culture de chacun.

2° L'univers urbain moderne est un lieu où les expériences sensorielles sont d'une pauvreté affligeante. Dans le cas présent l'imaginaire de l'enfant se trouve réduit à ce qui se mange. S'il n'y avait pas les contes pour redonner vie aux animaux, il ne resterait que les batteries de pondeuses pour donner une idée bien piètre ! de ce qu'est une poule. Car où peut-on encore voir une poule avec ses poussins ?

Mais puisque notre but est de parler des mots, nous nous en tiendrons au premier problème : les représentations que les mots provoquent dans notre esprit sont la reprise de nos expériences antérieures.

Le vocabulaire, c'est donc la langue dans ses **rappports avec le vécu**, avec **l'expérience**, mais aussi avec **le rêve**, avec **l'imagination**. Et pourtant la sacralisation de l'orthographe entretient dans l'imaginaire collectif l'opinion que le seul problème avec les mots, c'est de savoir les écrire sans fautes. C'est là réduire singulièrement leur utilité, et considérer que, pour savoir lire, il suffit de savoir déchiffrer et reproduire. Mais le mot fait d'abord appel à la compréhension, et celle-ci peut être plus ou moins complète, voire erronée. Pour se libérer du prestige des effets oratoires, des slogans publicitaires et autres « petites phrases », par lesquels discours et médias nous trompent quotidiennement, il est primordial de **connaître le sens des mots** que tout le monde emploie, souvent plus par habitude que par un choix conscient. Quand on dit « connaître le sens », cela ne veut pas dire seulement connaître la définition, employer le mot précis. Car d'un contexte à l'autre, d'une époque à l'autre, le même mot subit des variations de sens. Les fabricants de dictionnaires peuvent dire avec quelque précision vers quelle date tel mot apparaît dans des textes écrits. Ils sont beaucoup moins précis pour dire à quelle époque il change de sens, car cela se fait progressivement, souvent à l'insu des usagers eux-mêmes. Et ce **changement de sens** est lié à un **changement des représentations**, donc des mentalités. Aussi n'est-il pas inutile disons même qu'il est indispensable de connaître tous les sens d'un mot et en particulier de suivre l'évolution de ses rapports avec les mots voisins pour suivre l'évolution des mentalités.

Ce n'est donc pas à la recherche du sens précis des mots que nous partons, mais à celle des sens possibles, passés ou présents, car le passé est la source du présent, et c'est en les confrontant qu'on peut **découvrir le sens de l'évolution**. Même quand il semble s'effacer, le passé laisse souvent des traces dans certaines expressions : les mots sont la **mémoire de notre culture**.

Préambule

Tous les enseignants et les formateurs savent que ce qu'il y a à la fois de plus difficile dans l'enseignement de la langue et de plus motivant pour le public en formation, c'est la leçon de vocabulaire. Quand il s'agit de traduire d'une langue dans une autre, ou de donner le vocabulaire de base permettant de se débrouiller dans une situation donnée (devant un guichet, ou pour acheter telle ou telle marchandise) le problème est assez facilement maîtrisable : dans le premier cas le contexte permet d'approcher le mot approximativement équivalent, et dans le deuxième cas un geste peut préciser ou relayer le vocabulaire défaillant.

Mais lorsqu'il faut enrichir le vocabulaire d'un public déjà francophone, en particulier d'adolescents ou d'adultes qui se débrouillent d'eux-mêmes dans les situations de la vie quotidienne, le problème devient plus complexe. Les propositions faites par les membres du groupe risquent d'être assez disparates, car les mots renvoient souvent à des situations, et, avant de les rejeter comme inadéquats, l'intervenant devrait s'assurer qu'il n'existe aucune situation dans laquelle le mot proposé aurait bien le sens recherché. Car non seulement le sens des mots varie parfois de manière importante selon les contextes, mais encore nous utilisons spontanément des images, métaphores ou métonymies, sans en être toujours conscients : par exemple on verrait bien le mot « dérangé » figurer à la fois dans la rubrique « classement » et dans la rubrique « maladie mentale ».

Le piège est d'autant plus difficile à éviter que les mots d'un usage courant paraissent totalement transparents, alors que les écueils sont nombreux et variés. Un exemple : à plusieurs reprises au cours de la scolarité *au CM ou en 5^o, en particulier* le professeur doit enrichir chez ses élèves le vocabulaire des sentiments. Alors il aborde la peur, à partir de textes divers, pris par exemple chez Maupassant ou d'autres écrivains. Et puis il demande aux enfants de trouver des mots synonymes. Il recueille une liste du genre : frayeur, terreur, trouille, appréhension, trac, effroi, etc. Il ne peut évidemment pas en rester là : il faut que les élèves sachent se servir de ces mots. Alors il reste à imaginer des situations dans lesquelles tel ou tel de ces mots conviendra mieux que les autres. Nouveau problème : le mot « trouille » ne trouvera sa place que dans la bouche d'un certain type de parleur, s'adressant à certains interlocuteurs, puisqu'il est familier. Il ne s'agit donc pas là d'une variation d'intensité du sentiment, mais du fait que **le langage reflète aussi des rapports sociaux**. Passons ! Pour les autres mots, on tombe sur d'autres pièges : dans la même situation, différentes personnes ressentiront la peur de manière différente... sans parler du fait que chacun peut « crâner »

plus ou moins, selon l'image qu'il a ou qu'il veut donner de lui-même... sans parler non plus de toutes les inventions plus ou moins artificielles auxquelles les élèves vont se livrer, pour faire plaisir au professeur ou pour mettre sa patience à l'épreuve.

Bref, la leçon de vocabulaire doit toujours naviguer entre deux écueils : se réduire à une liste de mots, stérile parce que les apprenants, n'en ayant pas l'usage, les oublient vite, ou plonger plus ou moins dans les subtilités d'une relation sociale vivante, dont l'enseignant n'aura qu'une maîtrise variable et approximative.

C'est que, même en dehors de la situation pédagogique, chacun d'entre nous ne maîtrise que partiellement l'usage des mots. Ceux de la langue maternelle, nous les avons entendus dès avant notre naissance, puis tout au long de notre enfance. Ils sont une part essentielle du bain culturel dans lequel nous avons appris à vivre. Ils ont construit des images mentales du monde qui sont pour nous la réalité première. Ils nous ont donné des clés pour trouver un sens à tout ce qui nous entoure, en nous transmettant les expériences de ceux qui nous ont précédés et l'interprétation de leur vécu et de leur imaginaire.

Mais l'homme est un être en perpétuel apprentissage, ce qui lui permet aussi d'alléger le poids des conditionnements et des habitudes. Se méfier des mots, les interroger, **c'est prendre conscience des idées toutes faites** qu'ils transmettent. Pour les éclairer, il faut regarder leur histoire. C'est aussi l'histoire des idées, car lorsque le sens d'un mot se met à changer, c'est souvent tout un ensemble de représentations qui est en train de changer. Saisir un mot à sa naissance, voir quand et comment sa famille s'agrandit, le voir développer des sens nouveaux, passer d'un domaine restreint (théologie, philosophie, médecine, science) à l'usage général, ou inversement se spécialiser, c'est suivre la naissance, la diffusion, la vulgarisation, la transformation, la disparition des images mentales que se constitue toute société. C'est **accéder à l'univers symbolique qui caractérise une culture**.

Cet exercice, personne ne peut le faire pour l'ensemble du vocabulaire : l'entreprise est trop gigantesque, les ignorances encore trop nombreuses. Ce que nous proposons ici, c'est un échantillonnage de mots qui constituent la clé de voûte de toutes les représentations : l'idée que nous nous faisons du sens lui-même, du monde qui nous entoure, de l'espace, du temps, de l'être humain lui-même. C'est l'éclairage de tous les préjugés (au sens propre, sans valeur péjorative particulière) sur lesquels reposent nos évidences, nos jugements de vérité (ceci est « vraisemblable » ou « incroyable ») et nos jugements de valeur (ceci est « bien » ou « mal »).

Cet examen s'adresse évidemment à tous les usagers de la langue française. Cependant, pour les formateurs ou les formateurs de formateurs, les « méta formateurs » en quelque sorte, nous suggérons quelques exercices, en fin de livre, adaptables à toutes sortes de niveaux : dès que quelqu'un utilise un mot, on peut légitimement lui demander de l'étudier, et de pousser cette étude plus ou moins loin selon son niveau de connaissance. C'est de cette manière qu'il atteindra la **précision dans la pensée**.

On sait bien que les mots représentent un pouvoir : celui d'imposer un point de vue, ou de dissimuler une réalité. C'est de plus en plus vrai à mesure que se développent les médias. Alors autant être sur ses gardes, à la fois pour ne pas être dupe et pour préciser sa propre pensée, l'affranchir du « déjà pensé » que nous livrent les mots.

Que de fois les journalistes livrent en pâture à leur public des formules chocs qui exaltent ou ridiculisent tel personnage de la scène publique. Par exemple, quand ils se gaussent de la formule « responsable mais pas coupable » ils feignent d'oublier que tous les jours les tribunaux font la même distinction en parlant de « responsabilité civile » et de « responsabilité pénale ». Plus la formule paraît séduisante, plus il faut s'en méfier et la soumettre à un examen rigoureux. La plupart du temps, on constatera soit qu'elle ne veut pas dire grand-chose, soit au contraire qu'elle dit beaucoup plus qu'elle n'en a l'air et implique des jugements que rien ne justifie, soit même qu'elle travestit la réalité. On ferait un livre entier de toutes ces formules creuses, apparues on ne sait où, colportées par tout le monde, et qui ne traduisent qu'un déficit de la pensée. Le livre en question risquerait d'être périmé dès sa parution, tant le renouvellement va vite en ce domaine.

*Ce que nous proposons ici, c'est autre chose : c'est un **voyage au coeur de nos représentations**, c'est-à-dire de notre vision du monde, de notre culture.*

En suivant quelques mots dans leur évolution, nous allons voir comment ils ont construit peu à peu l'univers dans lequel nous vivons, notre façon de concevoir le monde, nos rapports avec lui, avec la nature, avec les autres hommes, avec nous-mêmes. En prenant conscience de la façon dont se sont construites nos mentalités, nous pourrons **apprendre à mieux nous comprendre nous-mêmes, à mieux accueillir les autres**, ceux dont les représentations sont différentes. Mieux connaître sa propre identité culturelle, cela permet de mieux comprendre aussi celle des autres.

Les mots sont faits pour donner un sens à notre expérience, et, dans un premier chapitre, nous étudierons comment le vocabulaire préfigure déjà ce

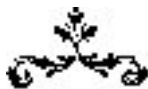
qu'est le sens, et comment nous accédons à la connaissance du monde par des portes d'accès variées : l'imagination, la perception, le raisonnement.

Puis nous relèverons quelques termes qui constituent des catégories fondamentales à la fois de nos perceptions physiques et de nos jugements intellectuels ou moraux : « lâche » renvoie au relâchement, c'est-à-dire à une caractéristique physique qui, appliquée à l'homme, implique un jugement moral : il vaut mieux avoir de la « tenue » que d'être « lâche ». Ces jugements préétablis sont tellement inconscients qu'il faut d'abord les mettre à jour pour pouvoir ensuite les discuter.

Nous franchirons une étape de plus pour analyser comment, sous de multiples formes, le vocabulaire nous transmet des représentations et des jugements multiples sur nous-mêmes, notre corps, notre esprit, sur les autres humains aussi, en fonction de leur sexe, de leur âge, de leur culture, et sur l'organisation sociale.

Enfin l'espace que nous occupons physiquement et le temps dans lequel nous nous inscrivons ne sont pas, eux non plus, des données brutes : c'est le résultat d'élaborations mentales qui se fixent dans le vocabulaire.

Bref nous naissons dans un univers symbolique, fait de mots et de significations qui constituent notre véritable environnement. Si l'homme échappe en partie à l'animalité, c'est que la culture crée pour lui un univers symbolique à travers lequel il construit ses relations avec le monde. En nous transmettant des mots, les générations qui nous ont précédés nous ont transmis tout un univers sans lequel nous ne serions pas vraiment des êtres humains.



Chapitre 1

Les mots et le sens

Des mots, une culture

Mot

Signifiant

Signifiés

Représentation

Concepts

Sens

Sensualité

Sensibilité

Sensation

Intelligence

Mot

Sentiment

Etre/paraître

Idée

Idole

Idéal

Idéalisme

Vue

Vision

Voir

L'informatique, la neurobiologie, la sociologie, la linguistique, bref, toutes les sciences qui, d'un peu loin ou de plus près, concernent l'homme, se mettent à essayer de comprendre comment se construit la pensée. Encore un domaine, celui des sciences cognitives, qui semble vouloir s'échapper du giron de la philosophie ! Elles auraient cependant tort de vouloir tuer leur mère, car toutes ces recherches ont besoin d'être accompagnées de vues globales, de réflexions critiques, et de questions venues d'ailleurs que d'elles-mêmes. Ce qui reste légitime, c'est de vouloir appuyer les connaissances sur le maximum d'observations et d'expérimentations.

Il ne faudrait cependant pas oublier que, aussi bien pour transformer la réalité en représentations mentales que pour communiquer ces représentations, les confronter à celles d'autrui, les modifier, les rectifier, c'est d'abord et toujours par les mots que nous devons passer. Les images, les sonorités, les odeurs, mobilisent plus la sensibilité que la raison, et restent en général plus subjectives que les mots. Inversement les formules mathématiques, et même les concepts scientifiques, ne stimulent pas suffisamment l'imagination pour qu'elle se mette au travail pour assimiler et modifier les représentations que nous avons du réel. L'abstraction a besoin de s'incarner dans des images mentales pour devenir un matériau dont l'imagination s'empare.

Les **mots**, eux, ont à la fois cette **valeur rationnelle** et une **charge émotionnelle**. C'est à la fois leur force, puisque leur sens peut se modifier en fonction des expériences vécues par le groupe social qui les emploie, et leur faiblesse, car ces modifications mêmes provoquent une certaine instabilité, parfois des ambiguïtés. Leur stabilité, c'est la définition qu'on peut leur donner et qui leur fixe une place dans une série : une autruche, c'est un oiseau, et ce n'est ni un pélican ni un roitelet. On peut donc la décrire à partir des caractères communs à tous les oiseaux, puis des caractères différentiels qui lui sont propres.

Mais le mot évoque aussi des caractéristiques liées à d'autres connaissances voire à toute une culture : pour les coptes, l'autruche est le symbole de la vigilance parce qu'elle ne perd pas de vue l'oeuf qu'elle doit faire éclore. Pour l'opinion française courante, elle est au contraire le symbole de l'aveuglement, et on lui prête l'habitude de cacher sa tête dans le sable pour ne pas voir le danger. Selon le contexte dans lequel le mot apparaîtra, c'est telle ou telle représentation qui dominera, et jamais on ne pensera à la totalité des caractères. **Le propre du jeu de mots ou de la poésie, c'est justement de faire apparaître simultanément plusieurs sens, réveillant ainsi l'imaginaire du lecteur** ; l'énigme, elle, renvoie le lecteur à sa propre interprétation, soutenue par le contexte. Si un personnage dit à un autre : « tu te comportes comme une autruche », il s'agira de trouver dans le comportement de

l'interpellé des éléments qui peuvent s'accorder aux caractères prêtés à l'au-truche : peut-être sa manière de courir, de manger, etc.

Il ne s'agit là que d'un aspect du fonctionnement très complexe des mots : comme ils recouvrent tous les domaines de l'expérience humaine, la richesse de celle-ci et la diversité de la société font que beaucoup de mots peuvent servir aussi bien au savant dans ses recherches spécialisées qu'au citoyen de base dans sa vie quotidienne. Cela provoque nécessairement des distorsions, des incompréhensions. Par l'intermédiaire des journalistes les mots de la médecine, de l'économie, de l'astronomie, passent vite dans l'usage quotidien. Inévitablement il se produit des modifications de représentations, **car chacun réinterprète en fonction de ses propres connaissances**. Cela peut aller jusqu'à des incompréhensions dramatiques : les enquêtes de **micros-trottoirs** montrent que nombre de clichés *et le langage journalistique, faussement simple, en est particulièrement riche* ne déclenchent que de vagues représentations dans l'esprit du lecteur ou de l'auditeur : qu'est-ce, par exemple, qu'une échelle de revenus, un salaire différé ou un plan social ? Les notions médicales ou économiques constituent pour les spécialistes des abstractions complexes, pas toujours très claires, où eux-mêmes ont des difficultés à séparer ce qui relève des hypothèses et ce qui constitue un acquis assuré. Pour les usagers ce peut être un vécu douloureux, totalement subjectif et complètement indifférent au mode de calcul. Dans ces conditions, que peut bien signifier « dire la vérité au malade, au chômeur » ?

On trouve là une caractéristique supplémentaire des mots : ils peuvent servir à mentir lorsque, ne retenant plus rien de la réalité concrète, ils deviennent pure abstraction. Ces mensonges par évaporation du vécu ne sont pas les seuls, parce qu'il existe des étapes intermédiaires, comme tous les euphémismes inventés par des hommes politiques et qui constituent parfois de pures absurdités, comme la « croissance négative » qui refuse d'être une diminution, et tous les « ajustements » qui ne se reconnaissent pas comme des augmentations d'impôts !

Le vocabulaire n'est pas un ensemble homogène, même s'il comporte toujours une part d'abstraction, puisqu'il **ne peut pas exister un mot pour désigner chaque chose individuellement**. Ce cas ne se produit qu'avec le nom propre, et l'on sait les difficultés que cela provoque dans l'usage quotidien, où se multiplient les homonymes dès que l'on sort d'un cercle restreint.

Signifiant Signifiés Représentation Concepts

Le fonctionnement du mot peut être schématisé ainsi : il est une **réalité matérielle**, graphique ou sonore (*le signifiant*) qui, dans un contexte donné, dégage des *signifiés*, renvoyant à des **représentations imaginaires**, qui, elles-mêmes, renvoient à des *concepts*, c'est-à-dire des **constructions intellectuelles** abstraites.

Première étape : le signifiant

Le mot est un objet matériel (à l'oral un ensemble de sons, à l'écriture ensemble de signes graphiques) mis à la place d'un autre objet pris dans la réalité. Mais ce que nous appelons « objet » faute d'un autre terme, peut être de nature extrêmement variable : objet matériel, naturel ou fabriqué, que l'on peut voir, entendre ou sentir, ou bien action (la course, par ex.), qualité (la beauté), ou encore notion abstraite élaborée par des raisonnements, des associations d'idées, la combinaison de représentations préalables (l'âme, par ex.).

Deuxième étape : les signifiés

Dans chacun de ces cas, il y a toujours une expérience sociale qui s'ajoute à la réalité elle-même. Prenons l'exemple le plus simple, celui d'un objet naturel : si je demande à un interlocuteur de me dessiner un arbre, j'aurai des représentations qui pourront varier avec le climat (sapin ou palmier ?) et en outre avec les problèmes psychologiques du dessinateur. **Nos perceptions et nos représentations ne sont jamais de simples enregistrements de la réalité. Plus le mot a un sens général et abstrait, plus il s'éloigne de la réalité telle que nous la percevons, pour se charger de symboles culturels, et finir par ne plus représenter que des notions sans support matériel : Dieu, l'âme, l'esprit, renvoient à un imaginaire où l'observation n'a plus de place. Mais cela est également vrai de nombre de concepts scientifiques.**

On peut parler au pluriel des significations d'un mot, car chaque mot a souvent plusieurs **signifiés différents**. Cela renvoie, en particulier, au fait que se développent des sens dérivés : à partir de la forme de l'arbre on parlera d'arbre généalogique, d'arbre de transmission. C'est évidemment le contexte qui permet de déterminer quel est le sens qui convient.

En creusant un peu plus on trouvera **le concept, c'est-à-dire l'idée abstraite et rationnelle qui rassemble les caractéristiques principales de l'objet désigné.** On est là à un niveau d'abstraction maximum, et il n'est pas sûr que le concept d'arbre soit le même pour tous les usagers, car cela supposerait d'unifier *ou d'ignorer* ! les points de vue du bûcheron, du promeneur en forêt, de l'aménageur du territoire, bref de tous ceux qui, à un titre ou à un autre, ont un rapport quelconque avec les arbres. Un concept renvoie, non plus à ces réalités tangibles, mais à d'autres concepts, la encore variables : pour un botaniste le tissu ligneux suffira peut être à définir l'arbre, mais nous sortons alors de l'usage courant du mot.

Ce qui, dans l'usage quotidien, se rapprochera le plus du **concept**, c'est la définition du dictionnaire. Mais en réalité, c'est sur ce point qu'apparaît le problème fondamental du langage. Les mots dont la valeur conceptuelle est la plus essentielle, ce sont les termes les plus généraux, les plus abstraits, qui renvoient à d'autres concepts, à l'intérieur d'un système théologique, philosophique ou scientifique. Quand ils passent de cette **langue spécialisée** à la **langue générale**, ils cessent d'être des objets de débats et de discussions pour devenir des représentations, voire des armes sociales. **Y a-t-il des points communs entre le Dieu des théologiens, lui-même très variable, celui du croyant dont la « foi du charbonnier » se nourrit d'images pieuses, et celui du fanatique qui l'utilise pour son pouvoir personnel ?**

Ces concepts sont enfermés dans des mots et passent dans l'usage courant en transportant avec eux des visions du monde. Par eux s'opère une osmose : d'un côté le vécu social est repris et élaboré par des spécialistes de la réflexion, et le produit de cette alchimie, remis en circulation dans la société, infléchit sa manière de voir les choses. Ce sont les effets de ce continuel aller-retour que nous allons examiner.

Et pourquoi ne pas commencer par le mot «*concept*» lui-même ? Sous son air objectif et honnête, il nous cache toute une philosophie. « Représentation mentale générale et abstraite d'un objet » ; ce sens, daté du début du XV^e siècle, est une métaphore à partir de l'image de la conception, « formation d'un enfant dans l'utérus de la mère ». Rien de surprenant, puisque, **pour parler des opérations abstraites**, on n'a encore rien trouvé de mieux que **d'avoir recours au concret** : « comprendre », c'est prendre ensemble, saisir, « apprendre » c'est prendre avec, « savoir » c'est

apprécier la saveur. Mais les métaphores apportent à une réalité des éléments empruntés à une autre réalité : ici cela veut dire qu' une représentation mentale peut, en quelque sorte, donner la vie. Cela renvoie à la philosophie de Platon, selon qui le monde des idées est le modèle parfait, la matrice aussi, de ce que le monde réel ne reproduit que maladroitement, avec beaucoup d'imperfections : il y a là, en germe, **le mépris du monde physique**, du corps, des sensations, qui ne nous communiquent qu'une vision dégradée du monde des idées. Le « concept » n'est donc pas aussi innocent qu'il en a l'air, puisqu'il se donne pour la vérité essentielle, bien supérieure à toutes **les connaissances concrètes**.

Ce mépris est resté longtemps si bien ancré que nous le retrouverons plusieurs fois, dans des mots en apparence très éloignés les uns des autres. Aussi le mot « concept » lui-même a-t-il connu récemment quelques avatars qui le rapprochent du concret. En philosophie, sa signification reste abstraite. Mais, dans les dernières années, les publicitaires s'en sont emparé pour lui donner une valeur concrète, presque commerciale : le concept, c'est la petite idée nouvelle qui modifie les représentations que l'on se fait de tel ou tel objet matériel. En somme, le concept de « voiture », pour un philosophe ce sera quatre roues et un moteur. Mais, pour celui qui doit la vendre, ce sera l'image de la voiture comme signe de la personnalité de l'acheteur, ou comme représentation du confort, ou de la vitesse, ou de la sécurité. Bref le concept n'est plus définissable objectivement, mais devient **la projection d'un désir subjectif**. Cette transformation du mot se rattache à une évolution récente de nos sociétés, où la réflexion et l'information ne visent plus à la neutralité, mais au contraire visent à manipuler les représentations et les désirs de celui auquel est destiné le message. En examinant l'usage de quelques mots, nous allons voir comment le vocabulaire aboutit lui-même à différents types de représentations mentales, où se retrouve **ce conflit entre des constructions intellectuelles abstraites** (le concept des philosophes) **et des représentations affectives, voire sensorielles**.

Dans tous les sens

En interrogeant le mot « *sens* » lui-même, nous retrouverons ces deux modes d'accès à la connaissance : les « cinq sens » nous permettent de percevoir le monde extérieur, matériel. Parler de cinq

sens, c'est déjà une façon de mettre le corps entre parenthèses, en lui refusant toute autonomie. Car ce sont les cinq portes par lesquelles le monde pénètre en nous : le toucher, le goût, l'odorat, l'ouïe et la vue. C'est le monde qui agit sur le corps. Mais on oublie un sixième sens, tout aussi indispensable, le sens kinesthésique, qui nous renseigne sur les positions et les équilibres de notre corps dans son environnement. **Cette autorégulation du corps a longtemps été ignorée, parce qu'on préférerait penser que seule l'âme agissait sur le corps, celui-ci étant une sorte de machine inerte. Cette coupure radicale entre un monde extérieur purement matériel et une âme immortelle faisait du corps le grand absent, puisqu'il en était réduit à n'être qu'un récepteur.**

Le « bon sens » était lui-même déjà une fonction de l'âme, et il nous mettait en contact avec le monde des idées éternelles, seul lieu où est déposé le vrai sens.

Depuis toujours on sait que nos sens nous informent, mais aussi qu'ils nous trompent en déformant la réalité. Dès la Renaissance on donne l'exemple troublant du bâton plongé dans l'eau qui donne l'impression d'être brisé à l'endroit où il pénètre dans l'eau. C'est d'autant plus troublant que la vue reste notre sens le plus objectif. Alors que dire de l'odorat ou du goût ! C'est le raisonnement, à partir des études d'optique, qui permettra de rendre compte de cette illusion d'optique. **La connaissance sera donc construite à partir des données des sens, mais reprises par un raisonnement.**

Cette méfiance à l'égard des sens trouve déjà son origine dans la religion, puisque, selon Furetière, auteur célèbre d'un grand dictionnaire du XVII^e siècle, « la cause la plus ordinaire de la damnation est la *sensualité* ». C'est la condamnation des plaisirs physiques et du corps, principe de toute corruption, et qui nous renvoie à l'animalité. Condamnation radicale, donc, que nous retrouverons en parlant de l'âme, et qui introduit le principe d'une coupure radicale à l'intérieur même de l'humanité : la femme est le principe du mal, parce qu'elle incite l'homme à la sensualité. Inversement, torture, guerre, voire assassinat, apparaissent moins graves, ne s'en prenant qu'aux corps ! La réhabilitation du corps, celle de la femme, celle de la sensualité sous toutes ses formes (goût, odorat, toucher) se fait tardivement, à notre époque, comme l'aboutissement d'un courant longtemps souterrain, parce que opposé à la tradition religieuse et même philosophique.

Pourtant, au XVIII^e siècle déjà, Condillac soutient que toutes les connaissances proviennent des *sensations*. C'est la position exactement inverse de celle de Platon, que la religion avait adoptée et répandue. Au XIX^e siècle, la définition de la méthode expérimentale dans les sciences donne une place à la fois à l'observation, donc à la perception, et au raisonnement, donc à l'abstraction intellectuelle. La réconciliation du corps (perception) et de l'âme (raisonnement) ne se fait pourtant pas encore : la société continue, et même aggrave, la répression de toute sensualité, au nom de la morale. Le mot « sensualité » garde encore le sens péjoratif qu'il doit à ses origines (il a été créé par le langage ecclésiastique) et qu'il ne perdra qu'à notre époque.

La « sensation », elle aussi liée au corps, est moins rejetée que la sensualité parce qu'elle n'a pas de rapport au plaisir. Plus, même : avec son dérivé « sensationnel » elle prend un sens moins physique : il s'agit de l'impression que fait sur l'esprit un événement hors du commun.

Un peu plus loin du corps, et plus liée à l'esprit, la «*sensibilité* » est ambiguë. La femme est sensible, dit-on, tandis que l'homme est intelligent : cette croyance correspond à l'idée que la femme est plus près de la nature, du corps, de l'animalité. La sensibilité a été longtemps considérée comme une qualité inférieure, un handicap qui empêche de faire face à toutes les situations avec sang-froid. Le modèle masculin reste longtemps le guerrier : il y a des duels mortels, pour des questions futiles, jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Cette violence ne laisse guère de place pour la sensibilité : l'homme doit donner la mort ou la recevoir sans s'émouvoir. La sensibilité ne sera donc réhabilitée que peu à peu, à partir du romantisme. Jusqu'à nos jours les métiers féminins seront plutôt tournés vers le social, l'humanitaire ; les études littéraires et artistiques passeront pour plus féminines. Les artistes hommes qui revendiquent à travers l'homosexualité des rôles sociaux plus féminisés confirment en quelque sorte ce préjugé. Celui-ci reste tenace : les études scientifiques *celles des sciences « dures »* et l'exercice du pouvoir s'appuyant sur des schémas intellectuels abstraits correspondent toujours à une certaine image de la virilité. La sensibilité peut être dévalorisée comme « sensiblerie » ; il n'existe rien de semblable pour l'intelligence, elle est toujours positive, et il peut seulement arriver que l'on soit « trop intelligent » !

Prenons enfin un dernier mot de la famille de « sens » : « *Sentiment* ». Au XVII^e siècle, il rassemble trois significations, qui, pour nous, sont nettement séparées :

1. L'impression que les objets exercent sur tel organe de la perception : « le sentiment de la vue se fait dans l'oeil ». Pour nous ce serait plutôt le mot « sensation » qui conviendrait ici.

2. Une opinion. Cette signification reste dans quelques expressions figées : « j'ai le sentiment que... » Même là le sens moderne renvoie à quelque chose de plus subjectif, plus proche de la simple impression, plus douteux, alors qu'au XVII^e siècle il peut s'agir d'une opinion fondée, d'un avis qu'il faut suivre, quand on dit, en particulier, « c'est le sentiment de l'Eglise ».

3. « Etat affectif complexe, assez stable et durable, lié à des représentations » (dictionnaire Robert). Ce sens moderne exprime une qualité des relations humaines plus stable que l'émotion. C'est le seul sens qui soit commun aux deux époques.

Entre le XVII^e siècle et nos jours, que s'est-il donc passé ? Alors que le mot couvrait toute la gamme du physique (sens 1), de l'affectif (sens 3) et de l'intellectuel (sens 2), il s'est stabilisé au seul niveau de l'affectif. Cela correspond à une coupure radicale entre d'une part le physique (la sensation) et l'affectif (sentiment au sens moderne) et d'autre part l'intelligence, le raisonnement : L'affaiblissement du sens 2 vient du fait que l'opinion, dans la période moderne, est subjective, donc suspecte. C'est le développement **d'une idéologie scientifique, qui cherche l'objectivité et rejette la croyance, l'intuition**, dont les origines peuvent être physiques ou affectives. Ce sont deux visions du monde, deux conceptions de la vérité qui s'opposent. **Au XVII^e siècle on fait encore confiance au principe d'autorité : le « sentiment » d'une autorité, religieuse ou politique, a valeur d'injonction. C'est dire qu'il est beaucoup plus qu'une simple opinion au sens où nous l'entendons. Par contre à notre époque l'opinion est discutable, par définition.** On trouverait des traces de ce changement de mentalité dans d'autres mots : alors que nous avons tendance à opposer l'apparence à la réalité, le XVII^e siècle est moins radical ; pour lui l'apparence est parfois trompeuse, mais elle peut suffire à fonder la vraisemblance. « Il y a apparence que » signifie « il semble bien que ». Faut-il rappeler que dans ce siècle le paraître avait tant d'importance qu'il suffisait à lui seul à signifier le rang social. L'étiquette de Versailles est très stricte, et le duc de Saint-Simon fait un scandale quand il s'aperçoit qu'on a donné aux femmes des bâtards de Louis XIV le droit d'avoir un coussin

pour s'agenouiller : ce privilège n'appartenait jusque-là qu'aux femmes des ducs ! Il ne s'agit pas de défendre un confort *personne ne le remet en cause* ! mais de maintenir un privilège qui confirme un rang social. Assez fréquemment les rois prennent des « édits somptuaires » pour réserver certaines fourrures ou étoffes à la noblesse, alors que la bourgeoisie, de plus en plus riche, cherche à affirmer ainsi son ascension sociale. Dans une société où le paraître a une telle importance, il n'est pas surprenant que l'hypocrisie soit un vice si répandu que Molière, puis La Bruyère, le prendront pour cible. Pourtant il faudra encore deux siècles de dénonciation de la comédie sociale pour aboutir, non pas à la disparition de l'hypocrisie *chaque époque renouvelle ses formes* ! mais du moins à une telle méfiance du « paraître » que le mot a maintenant le sens opposé de « être ». Vision du monde d'une société *la nôtre* qui se réclame de la valeur de l'individu et non plus de son appartenance à une « noblesse » attachée uniquement à sa naissance, et qui, prétendant être elle-même un modèle d'humanité, affirmait qu'elle était ce qu'elle paraissait : le vêtement ne faisait que refléter la « noblesse » des sentiments.

Chercher au-delà des apparences, c'est même devenu un leitmotiv général de la société. Pour la science cela signifie se méfier des données brutes des sens, pour la morale c'est la quête de la sincérité derrière le paraître, pour le spectacle c'est le dévoilement, physique ou psychologique, pour l'art roman, théâtre, peinture c'est l'accent mis sur les moyens, la fabrication, au détriment du message. Au-delà des quelques évolutions du vocabulaire que nous avons soulignées, c'est bien **toute une conception de la vérité et de la vie en société qui est en cause. C'est « l'ère du soupçon » contre la société du paraître.**

Les opérations de l'esprit

Quand on pénètre dans les représentations qui concernent les opérations de l'esprit humain, il faut rester très attentif aux mots car ils systématisent des relations qui mettent en cause l'idée même que l'on se fait de l'être humain.

Au départ, la représentation des opérations mentales semble comporter une constante : les images sont extraites par l'esprit à partir des perceptions.

Selon le XVII^e siècle, c'est la fonction de l'imagination que de transformer le réel en idées, qui sont ensuite soumises au jugement, et mises en réserve dans la mémoire.

C'est là une représentation cohérente et simple qui, en outre, correspond à **la coupure entre homme et animal**. Imagination et mémoire sont communes aux deux. Par contre le jugement est propre à l'homme, car il dépend de la raison, et permet de classer les idées entre le bien et le mal, le vrai et le faux.

Les conceptions ont évolué, et l'imagination est plutôt considérée maintenant comme une fonction créative : non plus conservation d'images venues du réel (ce serait le souvenir) mais fabrication d'images nouvelles. C'est elle, plutôt que la raison, ou au moins à égalité avec elle, que l'on retient comme une faculté proprement humaine. On est donc bien loin de la « folle du logis » dont se méfiait tant Pascal, qui la considérait comme la source principale de nos erreurs. Pourquoi ce renversement de valeurs ? Il est lié à un changement complet de perspective.

La découverte de cultures humaines très diverses nous a conduits à penser que la culture, donc l'humain, se différenciait de la nature, donc de l'animalité, moins par un comportement rationnel que par la symbolisation du réel.

Ce serait ainsi la diversité des questions qu'il se pose et des réponses qu'il y apporte qui permettrait à l'homme d'appliquer sa raison de manières très diverses. De son côté l'animal n'est plus considéré comme devant reproduire sans cesse des comportements immuables, dictés par l'instinct. Le prédateur est capable d'anticiper les réactions de sa proie, de s'organiser en groupe pour la chasser, donc d'utiliser des rudiments de raisonnement. C'est dire que la coupure entre l'humain et le bestial est moins radicale : on n'hésite plus à parler d'intelligence animale, et on a appris à voir dans l'homme la part d'instinct.

Cela rejoint la réhabilitation de la sensibilité, celle de la sensualité. Il est évident, cependant, que le prestige de l'intelligence, même entamé, reste supérieur à celui de la sensibilité. Le pouvoir politique, économique, et même médical, échoit à des hommes qui prétendent d'abord à une supériorité dans ce domaine. Ce n'est que dans un deuxième temps qu'ils évoquent leur sensibilité. En somme, « je suis le meilleur, mais je reste un homme, avec ses faiblesses ».

Certains mots, nés eux aussi dans cet entre-deux où les impressions physiques deviennent des images mentales, ont penché beaucoup plus nettement du côté abstrait : qui ferait encore le rapprochement entre « *idée* » et « *idole* » ? On pense plutôt à le rapprocher « d'idéal ». Pourtant à l'origine l'« *idée* » est une forme visible. Lorsque, à la fin du XVII^e siècle, son sens est devenu celui de « représentation purement intelligible et non sensible », le mot a commencé à donner naissance à « *idéal* », puis à ses dérivés « *idéisme* », « *idéiste* ». Rupture avec les origines qui correspond à l'extension de toutes ces représentations rejetant ce qui est physique, animal, pour ne retenir que l'abstrait, l'intellectuel. C'est la même évolution que celle que nous avons vue avec le mot « sentiment ».

Il reste aussi des mots-carrefours dans lesquels se rencontrent les deux conceptions.

Le rejet du corps va de pair avec celui de trois des organes des sens : le toucher, le goût, l'odorat, qui impliquent un contact physique avec l'objet perçu, alors que dans la vue et l'ouïe le contact est médiatisé par des ondes, lumineuses ou sonores.

Leur place dans la littérature est caractéristique : ce n'est que dans les genres mineurs, et spécialement satiriques qu'on en trouve encore la trace au XVII^e siècle. En même temps commence l'impérialisme du sens le plus précis : la *vue*. Et c'est dans ce domaine que les mots ont gardé le contact entre le réel et l'imaginaire. La « *vision* » désigne à la fois le sens qui permet de percevoir et l'imagination (« avoir des visions »). La « *vue* » désigne aussi bien le monde extérieur (« une vue de Paris ») que l'intention (« avoir des vues sur »). Le verbe « *voir* » lui-même renvoie soit à la perception, soit à la compréhension (« je vois ce que vous voulez dire »).

Situation complexe, donc. Mais avant de passer à un examen plus précis de ces mots qui constituent la trame de nos représentations, retenons deux éléments que nous retrouverons par la suite :

1. On peut, sans forcer les choses, établir un classement en trois catégories des représentations :

Corps	Affectif	Intellectuel
Sensualité	Sensibilité	Intelligence
Perception	Imagination	Compréhension

Tous ces mots désignent un moyen d'acquérir des connaissances. Notons que, dans « sensualité » et « sensibilité » les sens restent présents. Intelligence, par contre, vient d'une racine ancienne (leg) qui désigne déjà une opération de l'esprit : le fait de choisir (« lecture », « élection »). « Perception » renvoie à un contact avec le monde matériel, dont on « reçoit » (même famille) une impression. « Imagination » reste concret (« image ») mais évoque une action de l'esprit. « Compréhension », transposition mentale d'un geste physique, est plus du domaine de la métaphore.

2. On peut repérer deux périodes de rupture.

La première, que nous retrouverons avec d'autres mots, marque la coupure avec la tradition.

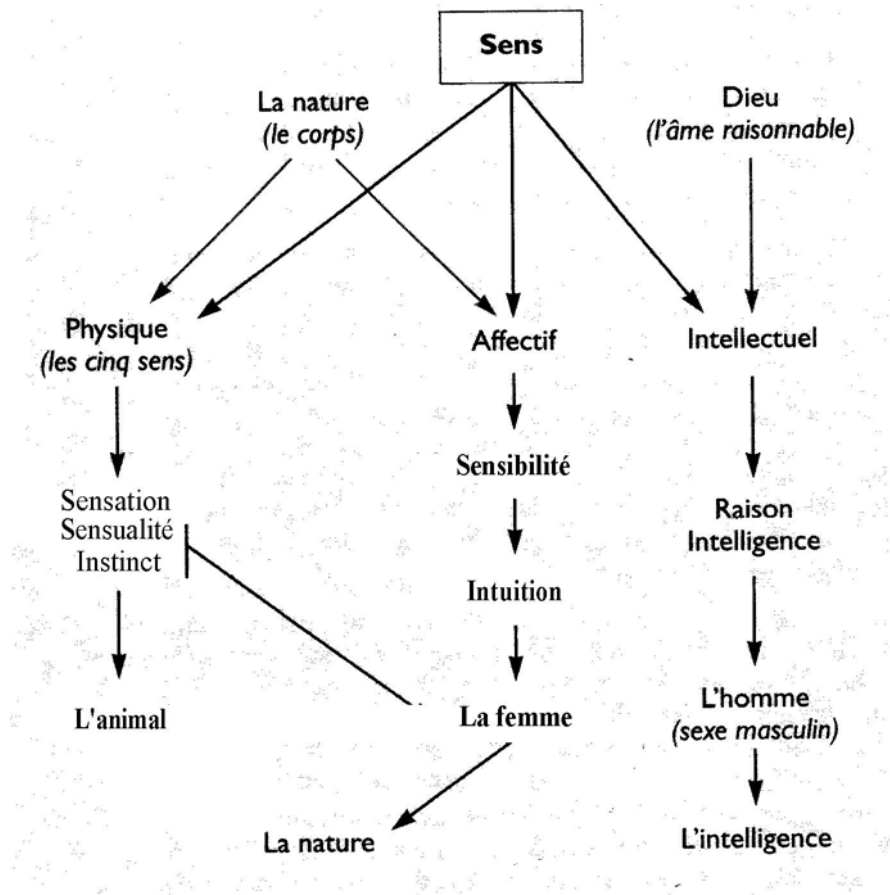
Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle un changement, amorcé dès le XVI^e siècle, s'accélère et fait émerger nombre des idées du monde moderne. C'est une coupure radicale qui sépare, d'un côté corps et affectivité, de l'autre intelligence.

La Renaissance avait commencé à séparer l'humain de l'animal : auparavant, « cuir » désignait aussi la peau humaine (il en reste « cuir chevelu »), « poil » renvoyait aussi à la chevelure, « femelle » désignait aussi la femme, etc. La coupure est devenue encore plus radicale avec le rationalisme : Descartes considérait l'animal comme une machine. Nous verrons, en parlant de l'âme, comment s'est opéré ce nouveau changement. Bref, l'abstrait, l'intellectuel, le rationnel commencent leur brillante carrière, qui ne sera même pas ternie, sur le plan social, par le XIX^e siècle romantique, réhabilitant l'affectivité, la sensibilité et même l'irrationnel.

La deuxième rupture, que nous retrouverons aussi, est déjà signalée ici par **l'émergence de l'imagination comme qualité humaine essentielle**. Elle se produit dans les arts dès le XIX^e siècle, mais c'est seulement vers 1960 qu'elle prend une véritable importance sociale. Alors, est-ce le « post-modernisme » ? Si l'on y tient ! Mais ce concept-caméléon n'est certainement pas indispensable pour définir les changements en cours dans nos représentations, donc dans notre vocabulaire. En raison des usages très variés qui en ont été faits, il risque seulement de rendre les choses plus confuses. Ce que nous repérons dans les changements de sens des mots c'est le déplacement des représentations

concernant l'homme, son rapport à ses semblables, aux animaux, à l'univers extérieur. C'est en se définissant comme un être à part qu'il cesse d'être un élément de la création parmi les autres. On ne peut parler de « droits de l'homme », de nos jours, que parce que, à partir de la Renaissance, la notion d'homme s'est généralisée à tous les groupes humains, quelle que soit leur religion, et qu'elle s'est distinguée de la nature.

Les Mots et le sens



Enrichir son vocabulaire, André Grange, Chronique Sociale

André GRANGE

Chapitre 2

Quelques archétypes

Des mots, une culture

Mot

Droit
Haut / bas
Droite / gauche
Devant / derrière
Montrer / cacher
Voile
Masque
Révéler
Pur / impur
Métissage
Pureté

Mot

Blancheur
Blondeur
Virginité
Chaud / froid
Chaleur
Froid
Emotion
Tendu / lâche
Tenue
Maintien
Lâcheté

Le langage nous fournit donc des équivalents symboliques pour parler de la réalité, et l'une des premières opérations de l'esprit semble être de **mettre cette réalité en ordre en créant justement des symboles**. Il s'agit là d'une démarche assez semblable à celle de la création des mots eux-mêmes, et qui présente les deux mêmes caractéristiques :

1. Elle unifie plusieurs objets en les considérant comme équivalents de la même notion. Par exemple l'amour peut être symbolisé par une pierre, le saphir, ou par un oiseau, la colombe.

2. En intégrant ainsi les éléments les plus divers de la réalité à des représentations, elle permet à l'esprit de les combiner, de les utiliser à des constructions plus complexes : des récits multiples se développent autour des symboles et, en passant d'une culture à l'autre, ils donnent lieu à des réinterprétations, à l'invention de nouveaux récits.

Ce que nous reprendrons ici, ce n'est pas la matière d'un dictionnaire des symboles, mais quelques notions fondamentales qui, passant dans les mots, ont institué de véritables catégories de pensée comme le droit, construction humaine fondamentale. Commençons donc par cet exemple, qui est l'un des plus parlants.

Droit/courbe, tordu

C'est dans les adjectifs que l'opposition a envahi les domaines les plus variés. Partons de la valeur de base : une ligne droite, un angle droit, le côté droit. Trois usages où le mot montre déjà une dérive significative. Ce qui est droit est sans déviation : voilà la valeur de base. Pour l'angle droit, il faut déjà la modifier, et l'on rejoint l'idée de verticalité : « redresser », « se tenir droit ». La seule constante c'est que le mot « *droit* » est toujours valorisé, au point qu'il rejoint les trois directions positives de l'espace : le haut, avec la verticalité, le côté situé à droite, le devant : « droit devant » existe, mais on ne dit pas « droit derrière ». Nous allons les revoir à propos des directions. Mais le mot « droit » a aussi des emplois moraux : la droiture s'oppose au mensonge, qui est « tortueux ».

Cette valorisation s'explique par une valeur de base : **ce qui est droit est prévisible, et par là rassurant ; on n'y va pas par « quatre chemins », il suffit de prolonger la direction connue pour savoir quelle sera la trajectoire. Ce qui est courbe, brisé,**

est complexe, compliqué. Le droit chemin, c'est l'opposé même du labyrinthe. Ce que dit quelqu'un qui est droit n'a pas à être examiné : c'est la sincérité même, et il exprime « directement » ce qu'il pense. Tout cela est rassurant.

Aussi le droit est-il une codification qui permet de savoir ce que l'on peut faire, et ce qu'on risque si l'on fait autre chose que ce qu'on a le « droit » de faire. C'est un ensemble de règles qui se prétendent explicites, claires. C'est en outre une codification humaine et intelligible, alors que la religion qui, elle aussi, donne des règles de conduite, se réfère à un dogme, non à la compréhension « directe », immédiate. Cette notion d'un ordre humain, rationnel, c'est celle qu'il y a dans l'usage mathématique : la ligne droite et l'angle droit sont des constructions de l'esprit, des abstractions idéales qu'on ne rencontre pas dans la nature. Les obstacles concrets, la complexité du vivant, la multitude des interactions font qu'on ne rencontre guère que des lignes courbes ou brisées, des obliques, des angles aigus ou obtus. En découvrant des lignes droites sur Mars, la première chose à quoi l'on ait pensé, c'est à des canaux creusés par des êtres intelligents. Pourtant, à cette distance, il était évident que les irrégularités apparaissaient gommées. Mais la notion de « droit » symbolise tellement un idéal humain, qu'on le rattache plus spontanément à l'intelligence qu'à un phénomène naturel.

A l'opposé, un esprit retors est évidemment suspect. Ce qui se trouve ainsi condamné, c'est même une certaine forme d'intelligence, celle qui s'adapte à la variété des circonstances : la ruse est d'origine diabolique ! Il est vrai qu'elle est d'abord un détour et qu'en plus elle aggrave son cas en y ajoutant une intention malveillante. Il reste pourtant une ambiguïté, c'est le labyrinthe, utilisé pour tester l'intelligence. C'est pourtant l'exact opposé de la ligne droite : il est inextricable, constitué de lignes courbes ou brisées, de carrefours multiples. Mais il mesure l'intelligence sous son aspect de découverte, de recherche de la bonne route, là où justement il n'existe pas de ligne droite. Par contre, tout ce qui se rattache à « droit » a valeur d'injonction : c'est un ordre que l'homme impose au monde et aux autres hommes. Il a déjà découvert la bonne voie et il l'impose !

Mais ce schéma de base interfère avec d'autres catégories, et, en premier lieu, avec les six directions que l'on peut définir à partir de la position du corps.

Les six directions

Ces directions s'opposent deux à deux : *haut/bas droite/gauche devant/derrière*. Dans chacune de ces paires le premier élément est considéré comme positif et le deuxième est dévalué. Là encore le vocabulaire a étendu les valeurs symboliques à d'autres domaines que l'espace. **Si Dieu et le Paradis sont en haut, le diable et l'enfer sont en bas. Les « grands » hommes ont occupé des emplois « élevés », tandis que les « petits » chefs ne font que les « basses » besognes. Tout un vocabulaire développe cette valorisation : « exalter », « rehausser », « monter », etc. s'opposent à « abaisser », « abattre », « descendre ».** Ce symbolisme ne se cantonne évidemment pas au vocabulaire, et le pouvoir ou le prestige, le château ou l'église, se situent sur des lieux éminents et dépassent les autres en hauteur : tours, clochers, minarets sont l'expression visuelle du pouvoir. L'« élévation » d'un personnage au rang d'« Eminence » le met « au-dessus » des autres. Impossible de parler de la « supériorité », dans quelque domaine que ce soit, sans évoquer ce qui est « au-dessus » avec les mots mêmes qui désignent un rapport spatial de hauteur.

Une seule petite nuance peut être apportée à ce propos : la « hauteur » peut être mal jugée lorsqu'il s'agit de s'adresser à quelqu'un en lui parlant avec « hauteur » ou « condescendance » ; on est alors jugé « hautain ». Est-ce la modeste revanche de l'humilité chrétienne ou de l'égalité démocratique ?

La *droite* et la *gauche* fonctionnent aussi en opposition, mais avec des contraintes moins fortes. A Rome, dans l'Antiquité, l'oiseau qui s'envole à droite vous portera bonheur ; mais gare à vous s'il s'envole à votre gauche ! « Sinistre », c'est le mot qui désigne la gauche en latin. De nos jours, heureusement, le « gaucher » n'est plus un être plus ou moins maudit qu'il faut corriger. La « gaucherie » elle-même, toute « maladresse » qu'elle est, peut être sympathique lorsqu'elle est la marque de la spontanéité. De même, quand on dit de quelqu'un qu'il est « adroit », cela est élogieux s'il s'agit de l'exécution d'une tâche physique, mais s'il s'agit d'une attitude morale, il peut y avoir là un reproche dissimulé. **Pour la Religion, c'est à la droite de Dieu que siègent les bons, et l'assemblée de 1791 a reproduit cette répartition : les partis de droite sont ceux qui soutiennent le gouvernement. La possession du pouvoir revient donc légitimement à la droite, c'est le vocabulaire qui le dit !** Sur un socle aussi solide, ces partis

peuvent même se réclamer du réformisme sans inquiéter un électorat auquel tout changement peut apparaître comme aventureux.

Enfin la troisième catégorie, « *devant/derrière* », garde, elle aussi, une valeur générale. Attaquer par derrière, que ce soit physiquement ou verbalement, ce n'est pas une preuve de courage, mais de lâcheté. Pourtant, dans cette catégorie, les contextes interviennent de manière plus efficace pour changer la valeur des signes. En effet le devant, c'est aussi l'apparence, et celle-ci peut être trompeuse : la vérité est souvent au-delà de cette façade, parfois même en contradiction avec elle.

Aussi est-ce en ce point que nous rencontrons une autre catégorie, qui prolifère particulièrement dans nos sociétés.

Le voilé/dévoilé

Cette opposition a donné lieu à des jeux dialectiques qui varient à l'infini. **Ce sont des catégories universelles à la lumière desquelles pourraient être étudiées toutes les cultures, car chacune opère des classements qui lui sont propres entre ce qu'il faut *montrer*, ce qu'on peut montrer, et ce qu'il faut *cacher*, ce qu'on peut cacher.** Là naissent des catégories morales, comme la pudeur, la modestie, la franchise, qui concernent aussi bien la mise en scène du corps que les comportements. Les jeux de la séduction et de l'érotisme commencent aussi là. Quant à l'information moderne, elle joue aussi bien sur l'indiscrétion que sur la recherche de faits que les uns veulent cacher et que les autres veulent connaître. Le vocabulaire lui-même participe à ce jeu, jusque dans ses propres limites : dans chaque langue il existe des choses qui n'ont pas de nom et qu'on ne peut désigner que par des périphrases.

Dévoiler » ou « révéler », c'est toujours « enlever le voile ». **Et le « voile » lui-même a une grande puissance symbolique : mieux que n'importe quel autre type de vêtement il dissimule tout au regard, y compris la forme. Le voile noir s'identifie au néant : c'est ainsi que l'on a souvent figuré la mort. Ce qui sert à cacher sert toujours à révéler, ne serait-ce qu'en désignant l'obsession de celui qui cache *ou oblige l'autre à cacher*.** Et le vêtement, dans sa diversité, sert à attirer le regard vers ce qui n'est pas couvert. La pudeur, qui est une protection de l'intimité,

doit s'accorder avec l'intention de plaire, voire de séduire, ce qui donne lieu à des jeux variés.

A la Renaissance, par exemple, les vêtements féminins couvrent surtout le bas : il serait impudique, pour une femme, de montrer sa cheville ; il l'est beaucoup moins de laisser voir un sein, voire les deux. Pour les hommes, c'est l'inverse : le visage est enfoui dans les dentelles d'une ample fraise, tandis que le bas n'est couvert que par les chausses, sortes de collants où l'emplacement du sexe est étoffé au besoin par une poche où l'on glisse un fruit. A la lumière de ces variations quasi infinies, on peut interpréter **le voile intégral, imposé aux femmes dans certaines cultures, comme une mise à l'écart de tout le corps : c'est la clôture de la propriété privée du père, du mari, ou du frère.**

D'autres images que le voile protègent le secret : c'est aussi le cas du *masque*. Mais ces interdits ne touchent à notre sujet que dans la mesure où ce qui est caché physiquement est aussi dissimulé dans le vocabulaire. Concernant le corps, il semble que, ne serait-ce que parce que la médecine a besoin d'en nommer toutes les parties, le vocabulaire existe bien pour désigner chaque organe, même si certains mots sont considérés comme malséants, et ont longtemps été interdits en particulier aux jeunes filles, au nom de la pudeur. La langue s'est servi de certains déplacements pour tourner la difficulté : le mot « cuisse » vient d'un mot latin qui désignait la hanche ; le « sein », c'est, en latin, le pli que fait la toge sur la poitrine ; considéré à son tour comme inconvenant il a été remplacé par « buste » ou « gorge » ; à l'opposé de ces voiles transparents, le langage argotique multiplie les mots pour désigner ce qui est jugé inconvenant : le « fondement » s'appelle aussi « cul », « postérieur » et de bien d'autres noms !

On retrouve, dans cet exemple, la place spécifique qu'occupe le langage dans cette catégorie du « voilé/dévoilé » : il se situe dans cette zone de présence/absence : c'est par un détournement de mot qu'on peut désigner l'« innommable ». En général, quand le mot n'existe pas, il s'en crée un, à partir de mots existants ou de termes empruntés à une autre langue : c'est le cas lorsque apparaît une nouvelle invention technique (automobile, aviation, informatique). Ce qui se produit ici c'est que le mot existe (dans le langage argotique ou familier ou dans la langue médicale) mais que les convenances interdisent de s'en servir. Quand, comme la mère de l'écrivain Jules Vallès, on s'interdit d'employer le mot « cul », on est

contraint à une curieuse gymnastique : elle disait « un chose de bouteille ». Aurait-elle dit « chose buter » pour « cul buter » ?

Il est mille et un moyens de voiler, et tout raisonnement est une tentative de dévoilement. C'est exactement le but que nous poursuivons ici : « révéler » encore un mot de la famille de «voile»), à travers les mots et les représentations, la façon dont se constitue la pensée. Mais toute révélation reste partielle, ce qui rend les dévoilements toujours indispensables. Le projet de la science elle-même est de chercher, au-delà des apparences, un réel qui se cache, enfoui à des profondeurs inconnues. La magie elle-même pousse à se protéger contre le « mauvais oeil » : c'est dire qu'il est nécessaire de se cacher pour se protéger de la curiosité d'autrui. Mais inversement c'est le regard d'autrui qui nous fait exister entièrement : je ne suis rien s'il n'y a que moi qui sais que j'existe. C'est du moins en vertu de ce principe que s'amorce la mise en scène de soi-même et le jeu de cache-cache entre pudeur et séduction.

Pur/impur

La catégorie de la pureté nous mène d'emblée dans les lieux éthérés de l'idéal, détaché de toute relation avec le concret et le matériel.

Rêve de religieux fanatique ou d'alchimiste persévérant, la pureté absolue n'existe pas, et il y a déjà malentendu quand un chimiste parle d'un corps pur, car il s'agit d'une convention et, s'il contient moins de 1% d'impuretés, on néglige ce petit 1%.

Et pourtant il est arrivé plusieurs fois, dans l'histoire de la chimie, que ce soient ces « impuretés » qui se révèlent plus actives que le produit dit « pur ». En particulier, c'est grâce à une « impureté introduite accidentellement que Fleming a découvert la pénicilline, le premier des antibiotiques.

C'est dire combien la notion de pureté est fragile et d'un maniement délicat. D'autant plus que la société en fait parfois un usage particulier : le « métis » est suspect parce qu'il représente un « mélange ».

Toute la richesse des cultures vient des synthèses qu'elles opèrent entre des apports d'origines très diverses. C'est donc bien le métissage, le mélange qui sont à la base de la vie biologique et culturelle : ils rendent moins probable l'apparition de caractères dégénérés.

Le langage lui-même vit de l'apport des autres langues : c'est une bonne dizaine de langues, du grec au persan, de l'anglais à l'espagnol ou à l'italien, qui ont donné le vocabulaire français. **Bref la pureté est un mythe, mais un mythe vivace parce qu'il est utilisé pour justifier l'exclusion de tout ce qui comporte une différence quelconque avec l'étalon du conformisme.**

La publicité, souvent révélatrice de la force de certaines représentations, utilise évidemment cette notion et lui redonne une nouvelle jeunesse en l'opposant à la « pollution » : l'air, l'eau, le lait deviennent le symbole de la *pureté*, grâce à leur transparence ou à leur couleur blanche et parce qu'ils symbolisent la vie. Transparence et blancheur renvoient au vide, et dans ce sens seul le vide absolu pourrait prétendre à la pureté. Aussi y a-t-il une contamination fréquente entre religion et morale d'une part (« la pureté des moeurs » y est essentielle et rappelons que jusqu'à une date récente le mot « pollution » n'apparaissait guère que dans le contexte « pollution nocturne » pour désigner l'émission de sperme pendant le sommeil) et d'autre part la notion manipulée par les alchimistes, puis les chimistes.

La pureté renvoie aussi à la limpidité, la « transparence » (y compris le slogan politique !), donc à une catégorie très générale, celle de la clarté, de la lumière. L'opposé, c'est évidemment tout ce qui est trouble, donc suspect, parce qu'on voit mal à travers.

Des catégories proches de la pureté seraient donc celle de la *blancheur* qui peut être « immaculée », donc « sans tache », alors qu'on ne dira pas la même chose de la noirceur, bien qu'elle craigne tout autant les taches (cette différence montre bien la valeur morale que l'on attribue à la blancheur) celle de la *blondeur*, rappelant la couleur de la lumière et celle de l'or, métal pur et inaltérable celle de la *virginité*, préservée de tout contact avec un autre corps, donc de tout mélange. La pureté rejoint une image de la mort, non pas celle de la décomposition organique, qui suscite d'autres vies, mais celle du néant parfait.

Chaud/froid

Cette catégorie a trouvé des applications innombrables en médecine, depuis Hippocrate jusqu'au XVIII^e siècle, en passant par les Romains, les Arabes, le Moyen âge.

La médecine reconnaissait quatre catégories qui s'appliquaient à tous les objets du réel : le chaud et le froid, le sec et l'humide. C'est de leur équilibre que dépendait la santé de l'homme, cet état des humeurs du corps ayant des conséquences tant sur le physique que sur le psychique.

On est donc là au point de rencontre entre le biologique et le psychologique. Nous verrons ces notions en étudiant la conception de l'être humain. En ce qui concerne la *chaleur*, cependant, les différents mots de la famille montrent l'importance de ce contact. La distinction entre les passions chaudes, dont la passion amoureuse est le prototype, et les passions froides, comme l'envie ou la peur, repose sur une observation physiologique : les premières font rougir, par l'afflux du sang, et les secondes font pâlir, le sang se retirant des vaisseaux périphériques. Autre aspect : les premières nous poussent vers autrui, les secondes nous en éloignent.

« Plus près, plus chaud », disait la publicité d'une radio. Cette proximité, on la trouve aussi dans l'expression familière « il a eu chaud » au sens de « il y a passé près ». La chaleur se décèle par le toucher, donc en se rapprochant physiquement on perçoit mieux la chaleur de l'autre. Le mot « chaleureux » montre la réciproque, en exprimant le désir de se rapprocher : un accueil « chaleureux » se fait « à bras ouverts ». Nous sommes là dans le domaine des gestes qui traduisent des sentiments.

A côté de « chaleureux » il faut citer « chaland », au sens de « client » : un magasin « bien achalandé » est un magasin qui accueille beaucoup de clients : cette chaleur traduit l'intérêt qu'ils prennent. Quant à la « nonchalance », c'est l'attitude de l'indifférent, de celui qui n'est « pas chaud » pour quelque chose.

A l'opposé, le *froid* marque l'indifférence ou l'hostilité. Le mot *Froid* n'a cependant pas toujours une valeur péjorative : le sang-froid marque la maîtrise de soi qui permet d'éviter la chaleur des passions, et de « raisonner froidement ». D'ailleurs la médecine traditionnelle a souvent considéré l'amour comme un « transport » pas très éloigné de la maladie mentale. Il y a là une question de

degrés, variable d'une culture à l'autre. On peut ici évoquer un autre mot, relié à la « chaleur » : l'« émotion ». Jusqu'au XVII^e siècle, son sens est le plus souvent celui d'« émeute », et il désigne l'agitation, la violence d'une foule. Rapportée au psychisme, elle est plus instantanée et s'exprime par des marques physiques plus nettes que le sentiment. C'est parce qu'elle signale une perte de la maîtrise de soi. Elle apparaît donc comme le signe de la spontanéité, de la sincérité. Tous les « détecteurs de mensonge » sont des machines à repérer l'émotion. Tout cela montre la complexité des exigences sociales, selon les rôles et les situations. Le comédien doit extérioriser des *émotions*. L'homme public doit au contraire faire preuve de sang-froid. Mais ils doivent l'un et l'autre trouver un point d'équilibre, le premier pour ne pas sortir du rôle qu'il joue, le second pour montrer qu'il est sensible. On arrive même parfois à une ritualisation des marques d'émotion : les pleureuses rémunérées constituent la négation même de la spontanéité, donc de l'émotion elle-même.

L'opposition chaud/froid s'étend bien au-delà de l'humain. La chaleur peut évoquer le feu, et par là rencontrer la catégorie de la « pureté ». Car le feu est purificateur, et c'est par distillation que l'on peut purifier certains éléments. La « quintessence », obtenue après cinq distillations successives, désigne ce qui est le plus pur, l'« essentiel ».

Tendu/ Lâche

Le sang-froid implique une certaine « tension » pour maîtriser ses émotions, et rejoint par là une notion d'origine physique : l'opposition entre la corde tendue, qui constitue une ligne droite, s'opposant à une corde sur laquelle on tire plus mollement. Nous voilà donc au coeur d'une notion-carrefour, puisqu'on retrouve le froid (« sang--froid ») le droit (la ligne droite de la corde tendue), et même le sec (l'humidité étant considérée comme un des facteurs de la mollesse), dont nous parlerons plus en détail avec les représentations de l'être humain.

Entre la tension et la lâcheté, dans le sens moral, il faudrait situer la « tenue ». En effet l'excès de tension est associé à la difficulté, au malaise, voire à l'impossibilité de maîtriser une situation. En cela il s'oppose au sang-froid et ne constitue plus une catégorie valorisée. **Par contre la « tenue », le « maintien », la « contenance »**

constituent des caractéristiques importantes de celui qui sait « se tenir » en société. Cela concerne à la fois le physique et le moral.

Pour ce qui est du physique, le maintien se manifeste par une présentation du corps à laquelle les vêtements « de maintien » peuvent contribuer : les corsets, gaines et soutien-gorge se chargent de façonner le corps féminin. La « tenue » des militaires, c'est-à-dire l'uniforme, efface les différences individuelles et impose la silhouette de la virilité. Quant aux règles qui définissent la « bonne tenue », elles sont évidemment tributaires des rôles sociaux, et traduisent clairement les rapports de domination.

Les manuels de « savoir-vivre », du XIX^e siècle jusqu'à une date récente, enseignent aux jeunes filles toutes les marques de la soumission : démarche mesurée, silences, regards dirigés vers le bas, et même rougissements : on prétend là enseigner même les émotions recommandées, car le comportement ainsi acquis est censé être conforme à la nature profonde.

Pour les hommes, soumis à une hiérarchie qui dépend non plus du sexe (ils sont tous le « sexe fort ») mais aux rôles sociaux, il y a des variantes selon que le système est plus ou moins hiérarchisé : dans l'armée l'affichage des marques de virilité est proportionnel au grade. Du coup c'est le deuxième classe qui doit se livrer à la combinaison la plus complexe, puisqu'il doit à la fois « ne pas subir » (devise maintes fois répétée) et n'avoir aucune volonté personnelle, pour être disponible pour n'importe quel ordre : en somme il lui faut être fier sans être arrogant, obéissant sans paraître servile. Mais il s'agit là du lot moyen du citoyen dans la société.

La lâcheté, le relâchement sont toujours négatifs, au point que, à une date récente, il a fallu emprunter à l'anglais (ou plus exactement lui reprendre, car à l'origine le mot était français) le mot «relaxation» pour désigner une méthode thérapeutique que le mot « relâchement » aurait déconsidérée. La lâcheté est un défaut dans lequel on retrouve certaines représentations déjà relevées. En effet on peut être lâche parce qu'on fuit devant un danger, donc qu'on lui tourne le dos, ou parce qu'on attaque quelqu'un par derrière. C'est donc l'opposition devant/derrière » qui fonctionne dans les deux cas. Le « relâchement », quant à lui, est moins grave ; il appartient à la catégorie la négligence ou de l'imprudence. « Tiens-toi droit », dit-on

aux enfants. C'est élémentaire au niveau physique, mais au niveau moral cela rejoint les notions de « dignité » ou d'« honneur ». «Tenir son rang », c'est défendre sa place dans la hiérarchie. Il s'agit à la fois de toutes les images que la société attend de nous, et, par voie de conséquence, de celles que nous finissons souvent par nous faire de nous-mêmes. C'est admettre, en somme, que l'on ne devient un être humain qu'en tenant la bride à la nature.

Dans cette étude des archétypes nous nous sommes tenus au plus près des mots, et nous avons seulement cherché à montrer qu'il était plus facile de voir les implications de certains jugements ou comportements moraux en remontant aux significations physiques sous-jacentes. Il est évident qu'on pourrait aller beaucoup plus loin, en adoptant d'autres points de vue. Un psychanalyste, par exemple, suggérerait sans doute que la catégorie « tendu/relâché » est la métaphore de l'acte sexuel, tant dans le rapport homme/femme que dans la succession orgasme/détente. Ce point de vue se situe néanmoins hors de nos recherches, dans la mesure où nous restons au plus près des mots eux-mêmes, ne faisant référence qu'à des significations répertoriées par l'usage.

Nous nous sommes même interdit le recours à l'étude des gestes ou des mimiques. Il pourrait cependant y avoir là de multiples prolongements intéressants qui vont bien au-delà des expressions qui sont passées dans le vocabulaire pour désigner une attitude morale à partir d'un trait physique (« soulever les épaules », « tendre les bras », etc.).

Cependant, même à l'intérieur des limites que nous nous sommes assignées, les catégories retenues ici permettent de classer la plupart des exemples que l'on pourra trouver dans le vocabulaire.

Chapitre 3

L'homme biologique

Des mots, une culture

Mot
Objet
Ame
Les trois âmes
Corps/âme
Psychologie
Psychisme
Psychiatre

Mot
Libertin
Séduction
Individu
Anarchisme
Personnage
Personnalité
Personne

Nous avons vu (Chap.1) quelques termes qui désignent les opérations intellectuelles aboutissant à la connaissance. Ils concernent évidemment aussi **la conception que l'homme se fait de lui-même**, puisque, lorsqu'il parle de ces opérations, il est à la fois le sujet de la connaissance et l'objet de l'observation qu'il fait sur lui-même.

C'est pourquoi, au coeur même du langage, qui est une création de l'homme, nous retrouvons encore l'homme, et les différentes façons dont il s'est représenté lui-même.

Nous allons donc reprendre ici les points de vue à partir desquels il s'est analysé. Cette coupure entre le savant et le monde, qu'il maintient à distance pour atteindre à l'objectivité, constitue le caractère fondateur des sciences modernes ; par contre l'alchimiste visait autant sa propre perfection que celle du métal qu'il voulait transformer en or. Le chimiste, lui, n'agit que sur des éléments extérieurs et il ne lui viendrait pas à l'idée que ses expériences puissent le rendre moralement meilleur.

Dans la conception du XVII^e siècle l'objet exerce donc une influence sur le sujet, par le biais de la perception. Celle-ci, à son tour, est à l'origine des représentations mentales : imagination, idées. Dans le cas de l'amour cette action se trouve renforcée par une autre action physique : l'amour, sentiment « chaud », transmet sa chaleur à celui qui y est exposé, et c'est ainsi qu'il devient contagieux !

Si le mot « objet » s'est trouvé rejeté du côté de la matière inerte, par contre le mot « âme » est passé entièrement du côté de l'humain. Il va nous permettre de voir encore plus clairement comment s'est opérée la séparation. Au départ, « animus » désigne ce qui « anime », et il a donné « animal », car il s'applique à la vie. Au Moyen âge on parle même d'une « âme du monde » parce que l'on croit à l'omniprésence de la vie, le monde étant conçu comme un organisme vivant dont l'homme serait un organe particulier. Comme il s'agit de la création de Dieu, son unité reste plus importante que les classifications qui séparent le monde minéral, le végétal, l'animal et l'humain : il y a un univers de correspondances, d'analogies, entre ces différents « règnes ». Il y aurait des pierres vivantes (par exemple les calcaires à fossiles) et l'on est friand des observations les plus curieuses, ce qui fait accepter tous les récits de « merveilles » qui contredisent justement les classifications habituelles.

Avec la Renaissance la connaissance n'est plus conçue comme l'accumulation de tous les récits et témoignages : l'esprit critique fait son apparition. Aussi retient-on une définition de l'âme plus restrictive.

Tout au long du XVI^e siècle, et pendant une bonne partie du XVII^e, on reconnaît l'existence de trois âmes : la végétative qui assure la vie organique ; les végétaux n'ont que celle-là, les animaux et les humains l'ont aussi. La sensitive, qui donne la sensibilité, et que possèdent animaux et humains. Enfin la raisonnable, qui n'appartient qu'aux humains et qui leur a été donnée par Dieu, tandis que les deux autres proviennent de la nature. Seule la dernière est immortelle, car les deux autres sont entièrement liées au corps et disparaissent avec lui.

On aboutit ainsi à la **coupure corps/âme** et au rejet du corps du côté de la matière.

Ce n'est qu'à notre époque que réapparaît le besoin d'harmoniser le psychisme et le physique, après trois siècles au cours desquels le corps physique de l'homme a été présenté comme le poids mort dû au péché originel, la prison de l'âme, le complice du diable.

Débarrassée des évocations religieuses, cette conception a donné naissance à une nouvelle représentation médicale où le corps est constitué de pièces différentes que se partagent des « spécialistes » et que l'on peut remplacer par des greffes. Seule l'âme raisonnable garde le nom d'« âme ». Le **corps est dévalorisé** jusque dans la littérature. Là il n'apparaît que dans les genres mineurs, le toucher ou l'odorat étant réservés au genre burlesque. L'âme sensitive, siège de la passion, a bien une place dans la tragédie, genre majeur par excellence, mais c'est pour montrer qu'elle entraîne les personnages à des actions qu'ils réprouvent eux-mêmes.

Le cheminement de cette représentation est repérable dès le début du XVII^e siècle avec Descartes dans la théorie de l'animal-machine : seul l'homme a une âme, qui s'identifie à la raison, l'intelligence, et les réactions de l'animal ne relèvent pas de la sensibilité mais du simple dérèglement d'un mécanisme. A travers la définition de l'homme comme « animal raisonnable » on orientait la médecine vers les soins purement physiques, alors que l'âme

raisonnable était l'objet des soins du prêtre. Au XVIII^e siècle, des philosophes tentent de réhabiliter le corps, et même de montrer que l'âme n'est que l'émanation de celui-ci. En fait ce n'est qu'une confirmation de cette coupure, même si cette fois elle se veut au service des « sciences exactes ». A partir du début du XX^e siècle le développement de la psychanalyse introduira peu à peu l'idée que le médecin peut aussi s'occuper du psychisme.

Le rationalisme avait eu deux effets contradictoires : d'une part il amenait à déconsidérer le corps en le réduisant à des fonctionnements purement matériels ; d'autre part, en éliminant toute action de l'âme, qui était insaisissable, il permettait de donner toute sa place à l'observation et l'expérimentation, et celles-ci ont fait faire à la médecine des progrès considérables.

Nous arrivons maintenant à la fin de ce processus. **L'âme est devenue une spécialité de la religion**, qui la conçoit toujours comme un principe éternel donné par Dieu à l'homme. Par contre le grec « **psuké** », **qui désignait l'âme sensitive**, a donné naissance, surtout à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, à quantité de mots, passés de la philosophie à la médecine puis dans la langue générale. Donnons quelques exemples : « *psychologie* » est né dès la fin du XVII^e siècle en philosophie pour désigner l'étude de l'âme. Ce n'est qu'au milieu du XVIII^e siècle qu'apparaît le sens moderne d' « étude de la pensée ». Sa descendance reste longtemps clairsemée : « psychologique » et « psychologue » au XVIII^e siècle. Puis il lui arrive une famille nombreuses : le « *psychisme* », dans la 2^e moitié du XIX^e siècle, marque la revanche de l'âme sensitive sur l'âme raisonnable (dont la descendance est assurée par les mots de la famille d' « intelligence »). Il a été précédé de « psychiatrie » et de « *psychiatre* », et sera suivi de « psychanalyste » .« *psychochirurgie* » et bien d'autres dérivés, les derniers en date étant « psychodrame » et « antipsychiatrie ». Cette prolifération marque l'achèvement de l'évolution avec le retour à une certaine unité entre l'esprit et le corps, mais dans un cadre de pensée laïque. où Dieu n'apparaît plus ni comme moteur de la création comme au Moyen âge, ni comme garant de l'immortalité de l'âme, comme au XVII^e siècle.

Si nous reprenons cette évolution au moment où s'opère la **coupure entre l'âme immortelle**, d'origine divine, et les **âmes corporelles**. nous constatons qu'elle correspond à d'autres changements de représentations

qui concernent le temps, la conception de l'Art, ou celle du savoir. Nous les verrons en abordant ces différents problèmes. Il s'agit dans l'ensemble de conceptions plus abstraites, qui s'appuient sur le raisonnement et se défient des sensations. Les procès de sorcellerie, dont l'apogée se situe aux XVI^e et XVII^e siècles correspondent à cette montée du rationalisme, qui s'accompagne d'un contrôle plus strict des corps. Couvents et leçons de « maintien » prennent le relais dans la répression de la sexualité féminine. L'institution du « congrès », de 1560 à 1677, rassemble matrones et juges autour du lit où un homme, accusé d'impuissance par son épouse, doit remplir son devoir conjugal pour éviter la dissolution de son mariage. Ces différentes formes de contrôle social, sans être toujours nouvelles *le couvent existait bien avant !* semblent s'exacerber en même temps que le **corps est diabolisé** parce que considéré comme l'instrument dont se sert le diable pour induire l'humanité au péché.

Après cette aggravation du conflit, la fin du XVII^e siècle se préoccupe moins du diable, parce que la religion, tout en gardant une place prépondérante, n'est plus le pivot de la pensée. Là encore, les mots attestent de cette évolution : le mot « *libertin* », après avoir désigné celui qui se sépare de la religion soit par les croyances soit par le comportement, s'applique à celui qui s'accorde tous les plaisirs sensuels. Le « Malin », qui était le Diable lui-même, n'est plus qu'un pauvre humain qui a recours à la ruse. La « *séduction* » elle-même qui était l'instrument par lequel le diable amenait l'humanité au péché devient, à travers les diverses figures de Don Juan le moyen de la conquête sexuelle. En affirmant que le principal péché mortel était la tentation charnelle, on avait facilité ces transferts de sens. Mais ceux-ci, à leur tour, marquaient l'émergence d'un mode de pensée dans lequel Dieu, après avoir perdu le contrôle de la création, perdait celui de sa créature : l'homme s'émancipait au nom de la raison elle-même. L'« Infidèle » qu'il fallait convertir ou exterminer, n'est plus, au XIX^e siècle, que l'« incroyant », puis l'« agnostique ». On note simplement qu'ils ne partagent pas la croyance majoritaire. Au même moment, le mot « mécréant » qui, pendant longtemps avait mené des hommes au bûcher, devient une simple plaisanterie : l'étau de la croyance obligatoire s'est desserré !

L'homme lui-même

Même si elle est apparue très tôt dans le Moyen âge, dans le langage des théologiens, la notion d'« *individu* » n'a commencé à se

développer socialement qu'à la Renaissance. Etymologiquement, c'est ce qu'on ne peut pas diviser, et l'individu est à l'humanité ce que l'atome est à la matière. La conception s'enrichit peu à peu, d'abord au XVI^e siècle (« individuel », « individuellement »), puis surtout aux XVIII^e et XIX^e siècles : « individualité », « individualiser », « individualisation », « individualisme », « individualiste ». C'est le signe qu'on donne de plus en plus d'importance à chaque être humain, le dégageant de l'ordre social dans lequel il était inséré par la société étroitement hiérarchisée de l'Ancien Régime. La pyramide, au sommet de laquelle trônait le Roi *qui tient ses pouvoirs de Dieu lui-même, dans la cérémonie du Sacre* descendait d'un « état » à l'autre, jusqu'au tiers-état. Le carcan des mots reproduit celui des représentations : l'« ordre », c'est la hiérarchie voulue par Dieu ; l'« état » c'est ce qui est « stable », immuable. A partir de là, la naissance fixe la place de chacun.

Dans ce schéma de toutes les sociétés traditionnelles, l'individu n'a aucune marge de jeu pour infléchir ce destin. C'est pourquoi la représentation que l'on s'en fait ne peut se développer qu'à la faveur des critiques adressées aux dogmes : à la Renaissance ce sont les protestants qui ouvrent la brèche par leurs critiques ; au XVIII^e siècle ce sont les philosophes ; au XIX^e ce sont les suites de la Révolution et la succession de régimes politiques différents qui, mettant en discussion la question de la légitimité des pouvoirs, ouvrent à l'individu un champ d'expansion de plus en plus vaste.

Le point extrême sera atteint avec *l'anarchisme*, qui refuse tout pouvoir d'un homme sur un autre homme. La société se défend en donnant au mot « anarchiste » une valeur péjorative : c'est avec cette marque d'infamie qu'il est passé dans la langue courante.

L'image de l'homme en société vient moins des doctrines politiques que du langage du théâtre. « *Personnage* » est resté du côté du paraître, puisque, désignant un individu qui joue un rôle social important, il a étendu sa signification à celui de rôle de théâtre, et au XVII^e siècle, à celui de rôle social, au sens où le prennent les sociologues : chacun joue un rôle plus ou moins différent selon les différentes situations. Cette conception de la vie sociale comme théâtre n'est pas très valorisante. Mais un autre mot lui est plus favorable : « *personnalité* », après avoir désigné ce qu'il y a de

plus propre à chacun (« avoir une forte personnalité »), s'est adjoint, à notre époque, le même sens social que « personnage » (là c'est la fonction exercée qui permet d'accéder au rang de « personnalité »). Dans ces deux mots il y a donc correspondance de l'être et du paraître, mais, tandis que « personnage » penche vers le paraître, « personnalité » marque, du moins à l'origine, plus de respect pour l'être.

Tous deux se rattachent à « *personne* », dont l'évolution est encore plus caractéristique, puisque, dans son origine la plus ancienne, le mot renvoie au masque de théâtre, c'est-à-dire à ce qui n'est que paraître, puisque l'acteur lui-même disparaît alors derrière son personnage. Et maintenant ? Quoi de plus intime à la fois et de plus général que la « personne humaine » ? La plupart des dérivés conservent ces deux sens : « personnel », « personnaliser », « personnalisme », « personnifier », « personnification ». **C'est dire que ce qui constitue un être comme humain c'est le fait qu'il soit unique, irremplaçable. C'est la base même de l'humanisme, des droits de l'Homme.**

Cette valeur, avant de devenir un élément-clé de la Révolution politique, était inscrite *dès le XV^e siècle* dans le vocabulaire. C'est une représentation qui joue un rôle d'autant plus important qu'elle ne sera pas affectée par la coupure qui s'est opérée entre l'âme et le corps : **la personne est à la fois un être physique** (« il y a cinquante personnes dans cette salle ») et **un être moral** (« une atteinte à la personne humaine », c'est une atteinte à sa dignité). Cela nous rappelle que le vocabulaire, pris dans son ensemble, garde la possibilité d'exprimer des représentations différentes, voire contradictoires. L'évolution d'un mot, c'est souvent le déplacement d'un équilibre entre ses différents sens. Pour « âme » nous avons vu qu'il s'agissait d'une coupure plus radicale entre les âmes corporelles et l'âme spirituelle. Pour « personne » et sa famille, apparus pour la plupart dès le Moyen âge, les représentations varient peu et marquent une constante dans la manière de voir la vie humaine comme une « comédie humaine » avec le va-et-vient que nous propose le théâtre entre l'être et le paraître (la « représentation » de scènes qui s'inspirent du réel).

Chapitre 4

L' Homme en Société

Des mots, une culture

Mot

Barbare
Homme
Sauvage
Race
Maison
Roturiers
Racisme
Genre
Gens
Généreux
Génie
Ingénieux
Ingénu
Gentil
Nation
Nationalisme
Loi
Nature
Franchise

Mot

Français
Patrie
Paternalisme
Père de famille
Paternaliste
Maman
Matriarcat
Matricule
Tête
Capital
Capitaliser
Capitalisme
Socialisme
Anarchisme
Marxisme
Libéralisme
Concurrence
Individualisme
Démocratie

L'homme est aussi un animal social. Mais la société c'est d'abord, pour lui, celle à laquelle il appartient. A tel point qu'il est souvent tenté d'exclure de l'humanité ceux qui vivent dans une culture différente. Pour les Grecs, le « *barbare* », c'est celui qui parle une langue différente des dialectes grecs, eux-mêmes cependant variables d'une cité à l'autre. Ils pensent que leur langage est une sorte de chant d'oiseau ou de cri d'animal, que l'onomatopée « bar-bar » classe comme une suite de sons dépourvus de signification. L'esclavage est la marque sociale de cette délimitation, et le restera jusqu'au XIX^e siècle, puisque son abolition par la Révolution française est suivie de son rétablissement par Napoléon. Mais à partir de l'apparition du christianisme, puis celle de l'humanisme, **la notion d'homme vise à l'universalité**, et c'est avec des arguments économiques, et non pas moraux ou philosophiques, que l'on continue de justifier l'esclavage. *Et rationalisme oblige !* la définition du *sauvage* se fait plus précise et limitée. Furetière, au XVII^e siècle, parle d' « hommes errants, qui sont sans habitations réglées, sans Religion, sans lois et sans police ». Analysons : le sauvage est nomade, n'est pas chrétien, ne connaît pas de lois ni d'ordre social. On voit clairement que seul l'Européen est véritablement civilisé, et que le sauvage n'est pas perçu à partir de différences, mais à partir de manques. Il n'a pas d'habitation, alors que sont les huttes ou les tentes ? Il n'a pas de religion, alors que sont ses dieux ? Il vit dans le désordre, dit-on, alors que toutes les sociétés humaines connaissent des régulations qui leur sont propres, que la religion et les coutumes sociales sont souvent très contraignantes.

Le sauvage se trouve ainsi rejeté du côté de la nature et du désordre.

Mais ce rejet de populations lointaines n'est pas le seul tri opéré par le vocabulaire. Deux mots vont nous révéler des classements plus subtils : « race » et « genre ».

La race

La *race*, au sens du XVII^e siècle, est constituée par quelques familles nobles, et réunit tous les ascendants (en remontant jusqu'à l'ancêtre qui a été anobli) et tous les descendants : tous partagent, dit-on, les vertus qui ont valu l'anoblissement de l'ancêtre. C'est le symbolisme du sang qui est le plus fort, et la pureté du sang s'exprime

dans le « sang bleu », privilège de la noblesse, sans doute parce que les courtisans, oisifs et vivant à l'abri du soleil, ont une peau plus fine où se voit le trajet des veines. Un autre mot souligne cette identité entre la bonne race et la noblesse, c'est le mot « *maison* » qui désigne les grandes familles, les seules chez qui sont tenus à jour sur plusieurs générations les registres des descendants enrichis, par les secrétaires et historiographes, des « hauts faits » de ceux qui « ont un nom ». Les *roturiers*, c'est-à-dire la quasi-totalité de la population, sont donc sans race. Quant aux bâtards de nobles, ils sont un peu moins mal traités : ils sont seulement un degré au-dessous des enfants légitimes, ce qui, il est vrai, les renvoie chez les roturiers, dans le cas où ils sont bâtards de modestes gentilshommes.

La classification est donc rigoureuse, ce qui a fait dire parfois que le racisme n'existait pas en tant que théorie avant l'époque moderne.

Notons ici une petite ironie du vocabulaire : il n'y a que deux catégories sociales qui sont définies par leur « lignée » : les nobles, qui se réclament d'une « maison », et les prolétaires qui, ne possédant rien, n'ont que leur descendance : le mot, dans sa signification étymologique, renvoie à cette « lignée ».

Le mot « racisme » n'apparaît qu'en 1930. Mais c'est parce que, à cette date, il est revendiqué explicitement par les partis d'extrême droite. Quant aux idées elles-mêmes, elles se sont formées peu à peu à partir du XVIII^e siècle, avec la colonisation des autres continents par l'Europe. Elles reposent sur une classification des groupes humains à partir de quelques caractères physiques. La noblesse n'est plus marquée par le sang bleu, mais toujours par la peau blanche. Cette couleur de la peau est même si importante qu'on parle de « Peaux Rouges » pour des populations dont on sait pourtant que ce n'est pas la couleur naturelle mais le résultat d'une teinture. Quoi qu'il en soit, cette classification pseudo-scientifique s'appuiera encore sur des différences qui marquent les infériorités des autres, tantôt en reprenant des arguments à la théorie des climats et des tempéraments, tantôt en citant des traits culturels, donc changeants (alors que la race est une classification génétique).

C'est là un caractère constant de tous les conservatismes qui veulent justifier les inégalités sociales : en affirmant qu'elles sont naturelles, on prétend ne rien pouvoir y changer. Cela dispense d'avoir à justifier sa propre supériorité : elle est de l'ordre de l'essence permanente et évidente.

Double mensonge : quelle que soit la « race » d'un individu, on sait que son comportement est d'abord influencé par son milieu culturel ; en outre, que fait la culture, si ce n'est justement corriger la nature ? Le racisme oppose ainsi nature et éducation, et nie l'importance de cette dernière.

Il y a longtemps, maintenant, qu'on sait que la notion de race n'a aucune existence scientifique. Selon les critères retenus (couleur de la peau, taille, aspect physique, composition du sang, etc.) on obtient des classements divers et aléatoires.

Les multiples déplacements des populations au cours de l'histoire, les brassages physiques et culturels, font que l'humanité est partout constituée d'apports variés et que sa richesse réside dans cette diversité : l'uniformité amène le dépérissement des cultures comme celui des organismes vivants. Le seul fait d'employer le mot « race » à propos d'êtres humains suffit à définir le racisme. Pourtant le mot est toujours employé, et rejoint le vieux fantasme de « pureté » qui cherche à exclure tous les « mulâtres » (terme péjoratif, qui remonte au XVII^e siècle et passe du mulet à l'homme).

Le genre

Ce besoin de se distinguer en excluant certaines catégories se retrouve, bien que de manière moins nette, dans la famille du mot « *genre* ». Le mot latin qui lui a donné naissance renvoie, comme la race, à la famille, à l'origine. Mais ici la plupart des mots ont gardé la valeur positive qu'avait le mot « race », lui aussi, à l'origine : « généreux », « génie », « gentil ». Un seul, « *gens* », a pris un sens plus neutre, marquant l'indifférence : « les gens » n'incluent jamais celui qui parle ; ce sont les autres.

Revenons au reste de la famille : « *généreux* » signifiait, au départ, « de race noble » et renvoyait, encore au XVII^e siècle, au courage du guerrier. Depuis, le sens s'est quelque peu christianisé, et il renvoie au désintéressement, au don gratuit. Vertu plus pure, et aussi moins liée à la réussite sociale.

Quant à « *génie* », dès la fin du XVII^e siècle il qualifie celui qui a des qualités qui le mettent très au-dessus de l'humanité moyenne, et qui lui viennent d'un don de nature. Par là le génie s'oppose au travail, et l'idée va bien au-delà de l'usage du mot « génie » lui-même.

C'est la réussite mise hors discussion, hors de la portée de l'effort. Idée romantique, qui a servi d'alibi à nombre d'artistes, et qui a parfois empêché les recherches tant dans l'analyse des œuvres que dans la réflexion pédagogique. Ce qui relève du génie peut seulement être admiré, et l'élève qui réussit sera reconnu comme « doué » (encore le don gratuit de la nature) : pourquoi dès lors chercher des explications, et comment imaginer un apprentissage du génie ? C'est l'esprit d'admiration à la place de l'esprit critique et l'on a parfois l'impression que beaucoup d'« élites » se situent d'emblée dans cette catégorie : c'est la même attitude que celle qui fonde le racisme.

Pourtant les mots de même famille, comme « *ingénieux* » ou « ingénieur », laissent plus de place à la réflexion, voire à l'habileté manuelle. Ils sont plus proches des « arts et métiers » que des « beaux-arts ». Quant à lui, « *ingénu* », après avoir désigné en latin l'homme libre par rapport à l'esclave, se déprécie quelque peu au XVII^e siècle, l'innocence étant souvent tournée en dérision, et le manque d'expérience étant assimilé à l'ignorance.

Il nous reste la famille de « *gentil* ». Là aussi le sens de départ a toute la force qu'il garde dans « gentilhomme » : c'est quelque race noble. Et puis, au XIX^e siècle, la noblesse ne faisant plus recette, la gentillesse se galvaude au point de devenir une qualité plutôt propre aux enfants. Elle rejoint alors la naïveté, l'« ingénuité », et s'accompagne parfois d'un peu de niaiserie (« il est bien gentil » est un compliment un peu dépréciateur).

Toute la famille du mot « genre » a donc connu une fortune moins brillante que la race, parce qu'aucun de ces mots n'a servi à un usage politique. Aussi, lorsque la naissance n'a plus été le critère social déterminant pour classer nobles et roturiers, ils sont passés dans l'usage courant et se sont mis à désigner des qualités plus ordinaires. Seul, « génie » fait exception, parce qu'il a rencontré l'idéologie romantique avec son culte de l'irrationnel et du naturel. De son côté le mot « race » s'était reconverti en instrument de polémique dans la bouche de certains intellectuels et politiciens, et il a continué de fonctionner comme un **instrument d'exclusion**.

La nation et la patrie

On retrouve le même principe de valorisation avec le mot « *nation* », qui se rattache anciennement à « naissance » et à « nature ».

Là encore il s'agit d'ancrer dans la nature, et non de justifier par une explication rationnelle : c'est une sorte de sacralisation du territoire de la naissance.

C'est pourtant la Révolution française qui, à la fin du XVIII^e siècle va diffuser largement cette conception, amenant du même coup la création des mots « *nationalisme* », puis, au début du XIX^e siècle, « *nationalité* », et un peu plus tard « *nationaliser* », « *nationalisation* ». C'est l'invention d'une nouvelle forme de solidarité pour remplacer les alliances familiales de la noblesse qui faisaient passer les roturiers d'un roi à l'autre au gré d'arrangements qui leur échappaient. Désormais il n'y a plus les sujets d'un roi, mais les citoyens d'une nation. Cependant cette nouvelle notion ne règle pas les conflits territoriaux, car il peut y avoir de multiples moyens de définir une nation. On retrouve le recours au « *génie* » de la « *race* » ou à l'utilisation de l'histoire pour construire l'idée de nation.

On sait que, pour donner plus de force à une décision humaine, souvent on la fait passer pour quelque chose d'inéluctable parce qu'elle reflète simplement les lois naturelles.

Le mot « *loi* » lui-même comporte cette ambiguïté, car il y a les lois de la nature, auxquelles on est bien obligé de se soumettre, et les lois humaines, qui reposent sur des conventions. Nos sociétés étant laïques, s'interdisent de recourir à la religion pour rendre indiscutables des décisions d'origine purement humaine. Du coup il reste le recours à la nature. La nation elle-même cherche souvent à se faire passer pour une donnée naturelle, à laquelle il faut se soumettre sans discussion. Ceci explique le curieux couplage entre « *nation* » et « *nature* » que l'on a dans « *naturalisation* » un chien « *naturalisé* » est un chien empaillé ; un humain « *naturalisé* » s'est contenté, lui, de se choisir une autre nation. Est-ce sous-entendre qu'il a changé de nature ?

Se valoriser soi-même, quoi de plus naturel ? Alors glissons ici quelques remarques sur nos valeureux ancêtres, non pas les Gaulois, mais, plus récemment, les Francs. Le vocabulaire moderne peine à les définir : ce n'est ni une race ni une nation. Disons que c'est un clan ! Bref, ils ont su faire leur propre promotion, en donnant la « *franchise* » à leurs descendants, les « *Français* » et autres « *François* ». Et si la « *franchise* » a servi d'abord à distinguer l'homme libre de l'esclave, c'est que nous retrouvons là une autre constante : il vaut mieux ne pas être dépendant pour pouvoir être franc.

Le dominé, lui, sera obligé de ruser. Alors soyons « franc » : il vaut mieux être libre qu'être esclave !

Le mot «*patrie*», quant à lui, reflète dans sa composition un attachement viscéral à la fois au père «*patr*» et à la mère (le féminin). C'est à la fois la terre du père et «*la mère patrie*». Ses racines affectives plongent à une profondeur telle que l'on comprend qu'elle ait pu justifier jusqu'au sacrifice suprême. Ne revenons pas sur les escroqueries de l'histoire, qui ont servi à conduire à la mort des générations de jeunes, ma patrie contre ta patrie. Repérons simplement les mots qui s'y rattachent. Du côté du père, il y a toute une tradition du pouvoir, non seulement avec la représentation fréquente du chef en «*père du peuple*», mais avec le «*paternalisme*», mot né au XX^e siècle. Cette tradition est celle du «*pater familias*» romain, qui avait droit de vie et de mort sur toute sa domesticité, et en particulier sur les enfants qui naissaient. C'est lui qui décidait de les abandonner ou de les «*élever*», c'est-à-dire de les prendre dans les bras et de les lever devant le foyer familial pour les présenter aux mânes des ancêtres. Ce signe d'intégration sociale avait la force d'un choix entre la vie et la mort pour le nouveau-né. Ce modèle s'est transposé, avec des pouvoirs moins terrifiants, dans celui encore actuel, du «*père de famille*», où se renforce l'image protectrice. Il renvoie à des représentations peu précises mais très valorisées, puisque le juge évoque la gestion en «*bon père de famille*» et que le vendeur de voitures d'occasion ne vend que des véhicules qui sortent des mains d'un «*père de famille*». Bref, c'est devenu le modèle des vertus de réflexion et de modération.

Cela marque le chemin parcouru depuis le modèle autoritaire des origines, même si, chez le «*paternaliste*» il reste une grande part de pouvoir. Celui-ci correspond au «*patron*». Le mot désigne, au Moyen âge, le saint protecteur de celui qui porte le même nom que lui (Paul, Jacques ou Pierre...). Au XIX^e siècle le mot s'applique au dirigeant d'une entreprise importante. De nos jours il intègre le «*patronat*» et s'est organisé institutionnellement jusqu'en 1998 dans le CNPF. Toujours cette double image du père : le pouvoir, la protection, mais avec un fort penchant vers le pouvoir !

Quant à la mère, relevons à son sujet l'exception qu'elle constitue dans le vocabulaire : «*maman*», «*mamelle*», «*mammifère*» se rattachent à un mot sanscrit qui n'a pratiquement pas varié au cours des millénaires : «*mania*». Cette permanence tient sans doute au fait que «*maman*», emprunté au langage infantin, reste

proche d'une onomatopée qui exprime un mouvement de succion des lèvres, et qui a donné par ailleurs « miam-miam », et a sans doute contribué au succès des « mamours », dont l'origine est un peu différente, puisqu'il s'agit de la contraction de « ma amour ». C'est un mot resté l'expression de la vie organique et affective. L'image de la mère reste, dans toutes les cultures, la seule forme sous laquelle l'image de la femme n'a jamais été infériorisée. Notons qu'elle n'a aucun lien avec la représentation des pouvoirs, bien que la mère, en tant que gardienne des traditions, ait puissamment contribué à transmettre le culte du pouvoir masculin. Le « *matriarcat* », imaginé à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle, reste encore une hypothèse invérifiable. Par contre le lien avec l'identité reste très fort, et se retrouve dans « *matricule* » et « immatriculer ».

Quelques dérives politiques : capitalisme, socialisme, libéralisme

Voilà encore des familles nombreuses dont les membres ont diversement réussi. Le latin « caput », qui signifie « tête », a donné naissance à deux séries, l'une descendant du sens propre, l'autre venant de la valeur symbolique, la tête représentant l'organe directeur. Au second groupe, qui nous intéresse moins ici, appartiennent par exemple « caporal » ou « capitaine », « chef » et tous ses dérivés « chef-d'oeuvre », « chef-lieu », etc. Entre les deux branches il y a eu des mariages à différentes époques, et « *capital* » garde des liens des deux côtés : il peut signifier « très important » (« un projet capital ») ou garder un rapport avec la tête (« la peine capitale »). Comme nom, au féminin, « la capitale » désigne la ville où siège le pouvoir politique. Voyons maintenant le masculin :

« **Le capital** », c'est, à l'origine, le nombre de « têtes » de bétail, signe de la richesse paysanne. C'est à la Renaissance, avec le développement de l'économie marchande, que la richesse commence à être plutôt financière. Mais ce n'est qu'au XIX^e siècle que s'affirme complètement la prééminence de l'argent, avec la création de plusieurs dérivés : « capitalisable », « *capitaliser* », « capitalisation », et « *capitalisme* », le dernier venu, qui désigne la doctrine qui repose sur l'affirmation de cette prééminence.

C'est la reconnaissance d'un principe de fonctionnement économique considéré comme le moteur de la nouvelle société qui se met en place, remplaçant l'ordre social transmis par la naissance, mais aussi prenant peu à peu le pas sur l'humanisme. C'est à ce moment, en effet, que **l'analyse des rapports économiques prend le pas sur l'affirmation de valeurs humaines**. Le capitalisme théorise l'utilisation du capital comme moteur du progrès économique, bientôt on dira du « Progrès » tout court.

En même temps apparaissent d'autres théories, qui, elles, dénoncent le capitalisme au nom de la justice sociale : le « *socialisme* », partant de la même analyse économique, affirme la nécessité d'une organisation sociale qui limite le pouvoir du capital. Les recettes proposées divergent très tôt. L'« *anarchisme* » part de l'affirmation de l'individu, la société s'organisant par une sorte de contrat entre les individus qui la composent ; le « *marxisme* », lui, part de l'autre pôle, la société : pour contrer le capital, il faut renforcer l'Etat et en donner le contrôle aux plus démunis, le « prolétariat ». C'est cette mise entre parenthèses de la démocratie qui a mené les régimes communistes à l'impasse. Mais il reste dès le départ deux difficultés que personne n'a résolues : le capitalisme, doctrine uniquement économique, manque d'un projet moral qui le légitimerait ; il est le simple constat de fonctionnements sociaux générateurs d'injustices et prône la soumission à une sorte de fatalité. Le « socialisme », nécessairement utopique puisqu'il vise un état de choses nouveau, qui n'existe nulle part, se heurte sans cesse à une répartition des pouvoirs dans la société qui est dictée par l'argent et, encore, par la naissance, dans la mesure où l'argent et les relations se transmettent. On retrouve là les raisons pour lesquelles la droite conservatrice a la réputation d'être bonne gestionnaire mais peu concernée par la justice sociale. La gauche, se voyant en garante de la solidarité sociale, se retrouve obligée, quand elle est au pouvoir, de se soumettre aux règles économiques internationales, qui sont celles du capitalisme. On peut souligner que, en outre, se pose le problème de la « représentation » : dans quelle mesure un élu peut-il prendre des décisions sans risquer de trahir ceux qui l'ont élu ?

Si le capitalisme est une théorie purement économique, il se donne cependant un supplément d'âme en se réclamant du « *libéralisme* », qui, lui, est né avec des préoccupations sociales : en donnant la liberté aux citoyens, et par le biais de la démocratie, on peut assurer le bonheur de tous et la prospérité économique.

Liée à la Révolution française, donc à la lutte contre un régime autoritaire, cette théorie aboutit, sur le plan pratique, à contester aussi le régime de Napoléon. Mais on sait que, même pendant les périodes dites « libérales » du XIX^e siècle, on a tenté de réserver le droit de vote aux citoyens « éclairés », c'est-à-dire à ceux qui avaient des revenus suffisants pour accéder à l'instruction, ou, plus précisément, à la propriété.

Se concentrant sur la « liberté d'entreprendre » le libéralisme économique oublie que cette liberté peut tuer les autres.

Aussi de nos jours le « libéralisme » tend-il à se réduire à la façade politique du « capitalisme » : c'est la liberté de la concurrence, avec son corollaire, la destruction du lien social. Sur ce point aussi le vocabulaire est révélateur : « concurrence » est de la même famille que « concours », mais il n'a pas gardé les deux sens opposés qu'il y avait à l'origine dans « concours » : soit « rivalité », soit « coopération » (« apporter son concours à »). Ainsi le capitalisme imprègne-t-il même le langage dont nous nous servons !

L'« individualisme », théorisé lui aussi au cours de la première moitié du XIX^e siècle, a lui-même été écartelé entre deux interprétations opposées. D'un côté l'anarchisme veut supprimer tout pouvoir d'un individu sur un autre, et veiller ainsi à établir l'égalité de tous ; de l'autre le libéralisme, acceptant le pouvoir de l'argent, ne peut que conseiller aux pauvres, comme le ministre Guizot, « Enrichissez-vous ». « Individualisme » est donc un mot piégé, parce que, partant de l'individu, on peut envisager son intégration sociale de deux manières opposées : soit la solidarité sociale, dont se réclament les anarchistes, soit l'égoïsme individuel, auquel aboutit le libéralisme lorsqu'il accorde la prééminence à l'économie. Il reste un arbitrage, celui de la *démocratie*, dont la fonction est de permettre un libre jeu des différentes composantes de la société. Mais ce mot est, lui aussi, plutôt caméléon. En faire l'exégèse nécessiterait plus qu'une étude de vocabulaire parce que la démocratie est un système de valeurs utilisé souvent par des détenteurs du pouvoir pour légitimer ce pouvoir. Elle fait le grand écart entre le réel et l'idéal !

Certes l'Homme vit en société, mais aussi il se reproduit, et pour cela on n'a encore rien trouvé de mieux que la conjonction homme femme. Alors voyons un peu quel sort le vocabulaire réserve à ces deux variantes de l'humain !

Chapitre 5

Homme et femme

Des mots, une culture

Mot

Homme / femme
Vertu
Odeur de sainteté
Tempérament
Humeur
Humide
Froid
Ame
Femme
Nature
Intelligence
Corps / esprit
Coeur

Mot

Intuition
Instinct
Sensibilité
Tolérance
Amour
Courtoisie
Fidélité
Flirt
Mariage
Pastorale
Maîtresse
Beauté

La différence des sexes, même si elle a une base biologique, a été considérablement remaniée et diversifiée par le vocabulaire. On a remarqué, il n'y a pas si longtemps, que celui-ci représentait un rapport de forces favorable au sexe masculin. Cela commence à se savoir, ce qui nous dispensera d'avoir à insister. Le sottisier des idées reçues est cependant particulièrement riche dans ce domaine. Du côté médical on pourra citer cette conception longtemps admise selon laquelle l'utérus était un petit animal avide d'être humecté... par le sperme, bien sûr. Ou cette autre, peut-être après tout pas si bête et pas forcément vraie seulement pour les femmes, selon laquelle, chez elles, le sexe serait directement relié au cerveau, le cerveau masculin étant ainsi le seul universel, puisque non dépendant du sexe. Du côté religieux, on a le concile de Mâcon, qui se demandait encore, au VI^e siècle, s'il fallait rattacher la femme au règne animal ou au règne humain. Les Pères du Concile, eux, n'avaient pas de doute *peut-être à tort !* sur leur propre appartenance. Enfin citons ce conseil plein de « sagesse » de Madame de Maintenon, à la fin du XVII^e siècle, aux jeunes filles pour lesquelles elle venait de créer des écoles : « Servez Dieu et contentez votre mari ».

Mais l'usage même des mots « *homme* » et « *femme* » est très différent. « Homme » peut, à lui seul, représenter les deux sexes, au sens d' « être humain » et nos cousins canadiens, pour éviter toute confusion, préfèrent parler des « droits de l'être humain » plutôt que des « droits de l'homme ».

Cette seule différence fait de la femme dans le couple l'être spécifiquement sexué. De là à être victime de son sexe, parce qu'elle est le « sexe faible » celui qui ne sait pas résister à sa nature il n'y a qu'un petit pas, qui a été souvent franchi.

Il existe d'ailleurs un mot pour désigner le statut d'homme marié, c'est « mari ». La réciproque, cela reste « femme », comme si le destin de celle-ci, sa raison d'être sociale, c'était l'état matrimonial. Cette prétention à l'universalité du sexe masculin rend tout « naturel » le fait que, soit pour le droit de vote accordé *partout tardivement aux femmes* soit pour « représenter » l'électorat, les hommes bénéficient d'un avantage. L'état civil reflète lui aussi cette dépendance : l'homme est appelé « Monsieur », qu'il soit célibataire ou marié. Pour la femme, être « Mademoiselle » a longtemps signifié être sous l'autorité du père, et « Madame » sous

celle du mari. Sous l'Ancien Régime seule la veuve échappait à ce double « patronage »

La morale, elle aussi, a toujours fait la distinction entre ce qui convient à chacun des deux sexes. Le mot « *vertu* », dans ses lointaines origines, se rattache à « *vir* » (c'est la qualité de « mâle humain » : « virilité » vient de là), et à « *vis* » (la force naturelle). On dirait que, faute de pouvoir faire lui-même les enfants, l'être humain masculin s'est attribué la force vitale. La médecine traditionnelle développe cette vision : pour elle le développement de la semence masculine dans le sein de la femme est semblable à celui de la graine au sein de la terre. Mais revenons à la vertu ! En latin, ce mot désigne le courage physique, qualité du guerrier, donc de l'homme. Comment concilier cela avec la conception chrétienne, qui prône l'humilité et la non-violence ? Eh bien de la même façon que la religion a légitimé la guerre : au Moyen âge la vertu du « prud'homme » fait de lui un être violent, mais qui, en contre partie, devra défendre les faibles. C'est cependant la violence qui restera le trait dominant, et les duels entament sérieusement les rangs de la noblesse.

Mais, avec le christianisme, le mot « vertu » s'est aussi appliqué aux femmes ; même mot, mais sens très différent : cette fois-ci il s'agit de la chasteté. La femme se trouve ainsi renvoyée à un rôle passif, destiné de surcroît à assurer la pérennité du paternalisme, puisqu'elle donne ainsi à son mari la garantie qu'il est bien le père de ses enfants.

La vertu chrétienne a même une odeur : c'est l'« *odeur de sainteté* » que dégagent les saints et les saintes de leur vivant et encore après leur mort. Chaque vertu particulière correspond ainsi au parfum d'une fleur : la violette, le lys, etc. Par contre, la « putain », c'est celle qui « pue » : son vice peut donc se déceler à l'odorat.

A partir du XVIII^e siècle, même pour l'homme, le sens guerrier s'affaiblit, et la vertu s'identifie plutôt à l'honnêteté, au civisme. L'opposition entre les deux sexes semble donc s'atténuer. Peut-être faut-il évoquer ici un mouvement qui a beaucoup influencé l'évolution des mentalités, spécialement en France : du XVI^e siècle jusque vers 1940 les salons tenus par des femmes, et fréquentés par des hommes et des femmes à la fois savants et raffinés ont joué un rôle important dans la vie intellectuelle, culturelle et littéraire. La société française est ainsi devenue plus authentiquement mixte. Nous parlerons un peu plus longuement de l'influence de ces

salons à propos des sentiments qu'ils ont contribué à façonner. Quant aux derniers avatars de la « vertu », ils la font en quelque sorte rentrer dans l'oeuf d'où elle est sortie : on parle des « vertus des plantes », ce qui nous renvoie à la force naturelle, moyen de guérison de tous les déséquilibres physiologiques.

Si nous reprenons les représentations de la médecine traditionnelle nous retrouvons d'autres moyens de justifier la faiblesse féminine dans la théorie des humeurs. Le tempérament féminin est considéré comme « humide et froid ». Pour le premier caractère la cause fait l'unanimité : les règles sont bien la preuve d'un excès d'humidité ! Et ce qui est *humide* est déformable, lâche, et cela explique l'inconstance féminine. Pour le *froid*, en revanche, le débat reste ouvert jusque chez les successeurs d'Hippocrate et de Galien. La lune est froide, et la femme est sous sa dépendance par ses cycles, voilà pour le physiologique. Quant à l'être moral, la froideur peut permettre de dire qu'elle n'a pas la vivacité d'intelligence. Mais il reste un problème : il faut justifier qu'elle soit sous l'empire de ses sens et qu'elle induise l'homme au péché. La preuve : Satan est passé par elle pour séduire Adam. Pour être aussi inflammable, il faut bien qu'elle soit chaude ! Alors on est un peu perplexe. La solution : ses sautes d'humeur font qu'elle est tantôt froide, tantôt chaude.

Ce débat illustre bien le fonctionnement des idéologies : le jugement est posé au départ (la femme est faible et inconstante) et jamais remis en cause ; ensuite les arguments s'appuient comme ils peuvent sur l'observation, à la seule condition de confirmer le jugement.

Voyons maintenant la suite de cette histoire à partir d'un mot que nous avons déjà rencontré : **l'« âme »**, ou plutôt les trois âmes. L'être humain en général est bien pourvu d'une âme végétative, d'une âme sensitive et d'une âme raisonnable. Mais il est évident que cette dernière est de plus ou moins bonne qualité, puisque, du Moyen âge jusqu'au XVII^e siècle, on classe les hommes en deux catégories : les « charnels », qui sont sous la dangereuse dépendance de la sensualité, et les « spirituels », qui sont gouvernés par leur âme raisonnable. La *femme*, étant faible, est soumise à ses sens et proche de la *nature*. Il y a même une belle expression, en usage dans cette même période, pour désigner le cycle menstruel : « elle a ses fleurs ». La fleur prépare le fruit, et l'apparition des règles marque la maturité féminine. Mais au fond, par-delà la poésie

de la formule, il s'agit de **renvoyer la femme à la nature**, parce que sur le plan moral et intellectuel, elle n'a que des insuffisances par rapport à l'homme. Aristote, cité encore au XVII^e siècle, ne dit-il pas que la femme est « un mâle imparfait », ce que Freud confirmera encore au début du XX^e siècle. En outre au XVII^e siècle la condamnation de la sensualité et la recherche de l'abstraction s'intensifient, envahissant même le domaine de la peinture. Vers 1660 la « querelle du coloris » oppose les théoriciens qui donnent la prééminence à la couleur à ceux qui affirment que seul le dessin compte. Elle se termine par le triomphe de ces derniers, et ce ne sera que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle que la couleur sera réhabilitée. **C'est dire combien a été puissante la censure qui voulait nier le corps et la sensualité et réduire l'homme à n'être qu'une pure.**

L'Intelligence suprême, c'est Dieu ; en exerçant son intelligence, l'Homme se rapproche donc de Dieu : c'est la fonction même de l'âme raisonnable. Et c'est le point de départ de la rupture de plus en plus nette que le XVII^e siècle commence à opérer entre le *corps et l'esprit*. Quand Pascal écrit : « le coeur a ses raisons que la raison ne connaît point », ce n'est certainement pas pour signifier que le coeur nous trompe, puisque pour lui c'est par le coeur que nous connaissons Dieu. Mais le mot « *coeur* » devrait être traduit ici par « *intuition* », qui renvoie à une connaissance directe, globale, pas uniquement rationnelle, alors que la raison chemine d'un argument à l'autre. En ce début du XVII^e siècle ces deux modes de connaissance ne sont pas hiérarchisés, parce que tous les deux nous sont donnés par Dieu. Mais très vite le triomphe du rationalisme amènera le triomphe de l'intelligence : un demi-siècle plus tard, Malebranche, en considérant les mathématiques comme une forme de la prière, va immédiatement à la conclusion ultime de ce débat. Dès lors le mot « *intelligence* » renverra à une fonction que les époques et les auteurs définiront de manières différentes, mais qui sera invariablement valorisée. De plus en plus identifiée à la capacité d'abstraction, elle servira, à l'époque moderne, de méthode de sélection d'une hiérarchie, à travers les tests de Quotient Intellectuels, qui sont censés la mesurer, et les mathématiques modernes recueilleront intégralement son héritage en reprenant comme problèmes les tests qui servaient dans les années 60 à mesurer le QI.

Revenons sur cette méthode de classification sociale. On a vu (Chap.2) que le « sentiment », au XVII^e siècle, comporte des aspects à la fois intellectuels et affectifs. Le « coeur », donc l'intuition, était

lui aussi un moyen de connaissance quelque peu étranger à la pure Raison. Nous retrouvons là la marque d'une évolution qui, tout en modifiant la conception de l'âme, maintiendra la hiérarchie du départ. Au lieu d'avoir deux âmes corporelles et une âme intellectuelle, on aura un moyen de connaissance purement animal, l'« *instinct* », et un moyen purement humain, l'« *intelligence* ». **L'intuition**, elle, tout en étant du domaine humain, **est trop suspecte d'affectivité pour être admise comme moyen légitime de connaissance**. Voyons les conséquences sur le plan social : l'intelligence est considérée comme plutôt masculine, et les garçons sont jugés plus aptes aux études scientifiques et techniques bénéficiant d'un rapport avec les mathématiques. L'intuition est une qualité féminine, et l'instinct, même s'il est proprement animal, appartient aussi à la femme : on parle d'« *instinct maternel* », pas d'« *instinct paternel* ». Une fois de plus la femme se trouve ainsi liée à l'irrationnel, à la nature.

La faillite de ce système de valorisation des statistiques et schémas abstraits se révèle de nos jours dans l'incapacité des « élites » à gérer la réalité.

Alors que reste-t-il à la femme ? La *sensibilité*, qu'elle doit à son âme sensitive et qui s'exprime par la tendresse, l'indulgence ; la modestie, qu'il lui faut apprendre dans les traités de savoir-vivre parce qu'elle « convient à son sexe » ; la *tolérance*, puisque celle-ci est considérée, jusqu'à une date récente comme une marque de faiblesse : on ne tolère que ce qu'on ne peut pas empêcher. Dans son sens actuel le mot prend une valeur positive, sans doute sous une double influence : la promotion des valeurs féminines, et les contacts sociaux plus fréquents entre gens de religions et d'opinions différentes. Bref, elle garde les valeurs de l'opprimé. Par contre, bien sûr, il lui faut aussi endosser les défauts des opprimés qui ne sont pas organisés pour se défendre collectivement et doivent se protéger chacun pour soi : on accuse les femmes, les colonisés, le peuple même, de ruse et de mensonge.

Et l'amour ?

En somme, ce n'est pas vraiment le beau rôle qui est laissé au beau sexe ! Il y a pourtant un côté positif qui s'est développé avec la conception moderne de l'amour. Au Moyen âge le mot « *amour* » ne désigne pas les sentiments partagés par un homme et une femme : c'est le vassal qui éprouve de l'amour pour son suzerain. Les sentiments sont ce qu'il y a de plus difficile à restituer lorsqu'on étudie

une culture étrangère, mais là encore les mots nous y aident : dans le voisinage d'« amour », on trouve « courtoisie » et « fidélité ». Tous marquent le lien entre vassal et suzerain. La « courtoisie » renvoie à la politesse de « cour », donc à des comportements sociaux. La « fidélité » renvoie à la « foi », donc à Dieu et la religion : les « infidèles » ce sont les non-chrétiens. C'est à partir de ces mots que va naître le vocabulaire amoureux, qui émergera peu à peu du mouvement courtois. Brossons à grands traits les différentes représentations de cet « amour ». Au XII^e siècle, pendant que les seigneurs font la guerre, soit entre eux, soit dans les croisades, leurs dames reçoivent les hommages des troubadours, ces hippies qui chantent « faites l'amour, faites pas la guerre » ! Mais la brutalité des moeurs et la surveillance dont les femmes sont l'objet font qu'il s'agit à peu près toujours de parler d'amour, sans le faire. D'ailleurs l'expression « faire l'amour » signifie jusqu'au XVII^e siècle « faire la cour », sans implication physique. L'amour naîtra peu à peu de ce travail sur le désir, difficile, complexe, dangereux même, car jusqu'au XVIII^e siècle le mari pourra exiler ou même tuer en toute impunité l'épouse simplement soupçonnée d'être infidèle, et même le rival réel ou supposé. La religion elle-même offre ses couvents pour enfermer de telles épouses, et un exil dans un coin perdu de la campagne équivaut à un enterrement vivant.

Bref la dame peut recevoir les hommages sous forme de poèmes. Il arrivera même *épreuve suprême* qu'elle accueille le troubadour dans son lit. Mais la règle du jeu, c'est de lui imposer la chasteté. Ce n'est pas exactement un « flirt » (encore un mot revenu d'Angleterre au XIX^e siècle, après y avoir émigré avec le « conter fleurette ») car l'implication sentimentale peut être très forte : le seigneur se moque bien des sentiments réels de sa femme pourvu qu'elle lui donne des garanties sur sa descendance : la ceinture de chasteté que certains imposent est le garant de l'« honneur » du mari. De son côté le guerrier, qui ignore tout de l'amour sentimental, viole sans retenue dans les villes conquises, poussant le cynisme jusqu'à dire que les femmes en sont heureuses, car c'est pour elles la seule occasion qu'elles ont de prendre du plaisir.

L'amour platonique constitue donc une mise sous pression du désir, sans autre possibilité que de le sublimer par des chants : la musique est une des activités culturelles laissées aux dames. Le luth et la poésie, voilà donc dans quel environnement est né le sentiment de l'amour, avec le poète et la dame
comme *partenaires.*

Aucun lien entre **amour et mariage**, même si l'Eglise tente, sans grand succès, et peut-être sans grande conviction, de limiter les mariages forcés, en demandant le consentement explicite des époux. Beaucoup même, comme Montaigne au XVI^e siècle, voient une incompatibilité totale entre le mariage, qui implique un sentiment calme et durable, et l'amour, passion violente. C'est ainsi que, entre la doctrine officielle et le comportement quotidien il y a bien des variantes : des mouvements anti féministes, encouragés par des moines, tournent parfois en dérision l'amour courtois.

*Il y a pourtant, dans cette rencontre entre deux opprimés la femme et le troubadour, qui est en général plutôt marginal l'amorce de toute une civilisation nouvelle, où **l'amour et la guerre** se partagent la vie humaine.*

Au XVI^e siècle l'apparition de l'humanisme s'accompagne d'une plus grande liberté pour les femmes, et, pendant quelques années, quelques-unes pourront vivre pleinement leur amour et célébrer dans leurs poèmes même l'amour physique. Si nous prenons les mots au XVII^e siècle, nous voyons que l'amour alimente un nouveau courant littéraire courtois. La *pastorale* célèbre un amour chaste, mais cette fois situé hors du réel. Car dans la réalité guerres civiles ou étrangères, révoltes et répressions occupent beaucoup plus de place que l'amour. Dans les cours, entre deux expéditions, on lit les romans pastoraux, on joue les pièces de théâtre, on rêve de l'amour. Mais lequel ? En effet on le conçoit sous deux formes : il y a la passion, considérée comme un « transport » physique comme la colère, et d'autre part 1« honnête amitié » qui est **l'amour chaste**. C'est évidemment ce dernier qui est glorifié. Le « berger » se proclame le « serviteur » de sa « *maîtresse* », reprenant le langage de la vassalité et inversant symboliquement les liens de domination sociaux qui maintiennent toujours la femme dans une totale soumission. La réalité prendra vite sa revanche, en faisant de la « maîtresse » la femme que l'on entretient pour ses plaisirs et de l'« *amant* » non plus l'amoureux transi mais celui qui « possède » une femme. Mais pourquoi des bergers ? Ce sont en quelque sorte les « bons sauvages », des chevaliers qui ont choisi de se consacrer à l'amour plutôt qu'à la vie de cour. Ils ont entre quinze et dix-huit ans et, dit-on, dans la vie de l'homme il y a deux passions : **l'amour dans la jeunesse, l'ambition ou parfois l'avarice dans la vieillesse**. Le choix fait par ces héros n'est pas de tout repos : les bergères sont belles et vertueuses, donc exigeantes. Au moindre soupçon elles chassent leur galant et tout ce

que peut espérer celui-ci, c'est qu'elles acceptent qu'ils leur fassent la cour, tout rapport physique exclus. Encore faut-il, en outre, que personne ne soupçonne leur connivence. Pour cela elles n'hésitent pas à leur demander de faire semblant d'en courtiser une autre. C'est le piège, car elles-mêmes auront parfois des doutes et elles n'hésitent pas alors à bannir le berger. Par ce système elles s'assurent donc un pouvoir total sur leur berger. On est donc bien loin de la réalité de l'époque, mais on est déjà dans les méandres du sentiment amoureux !

Un autre mot mérite ici quelques remarques, c'est le mot « beauté », qui désigne l'attribut essentiel de ces bergères. Il s'agit là d'un attribut à la fois physique et moral : comme c'était le cas pour Platon, la beauté est la marque extérieure d'une perfection intérieure. Elle n'exclut absolument pas l'attrait érotique, mais elle doit rester naturelle : ce sont les bergères frivoles qui cherchent à séduire en ajoutant à la nature. Il y a là une idéalisation de la femme qui amène l'homme à lui vouer un culte, quitte à se comporter tout autrement avec la femme réelle qui, elle, n'a pas cette perfection. Aussi cette littérature, trop éloignée de la réalité, sera-t-elle l'objet des mêmes moqueries que les romans de chevalerie, parodiés par le Don Quichotte. Cependant, les Précieuses, ridiculisées par Molière, ont joué un rôle important dans la vie sentimentale et intellectuelle de l'époque. Par les innombrables discussions et analyses qu'ils suscitent autour de l'amour, les romans provoquent un approfondissement des sentiments. Ils sont prolongés, dans la société, par quantité de jeux de salon : jeux du portrait, énigmes, etc.

A la même époque, si l'on veut voir les effets dévastateurs du « transport » amoureux, c'est chez Racine qu'on le trouve : il est l'expression d'un destin, une force incontrôlable qui pousse l'être à faire ce que la société lui interdit : Phèdre, la belle-mère amoureuse de son beau-fils, est tout aussi victime que lui-même. Cette conception se rattache de près à la tradition qui fait de l'amour une passion « chaude », et la métaphore du feu, fréquente chez Racine, conserve la force de cette idée : quand on s'approche du feu, on se brûle. On trouve aussi sur ce point les racines de l'amour coup de foudre, qui aura d'autant plus de succès dans les romans du XIX^e siècle et la littérature populaire qu'il dispense le romancier de toute analyse sentimentale.

La Révolution française fut bien peu féministe puisque, comme on l'a remarqué, la seule égalité qu'elle accorde à la femme c'est

celle de la guillotine. Le « citoyen » de la déclaration des droits de l'homme ne peut pas être une citoyenne. Aussi le XIX^e siècle continua-t-il à marier des patrimoines et non des individus. En fin de compte la généralisation du salariat, à notre époque, joue le rôle le plus important pour donner à l'amour une place dans le mariage. Les représentations de l'amour se sont diversifiées, en particulier avec les images que le cinéma en a donné, et les problèmes contemporains semblent plutôt liés au fait qu'il est devenu un sentiment tellement individualisé qu'il peut provoquer tous les malentendus. Une meilleure acceptation du corps, et la redécouverte des valeurs féminines lui ouvrent un nombre de possibilités bien plus grand qu'aux époques antérieures, où les contraintes sociales en faisaient une interminable course d'obstacles : le désir perpétuellement inassouvi servait à la fois de moteur pour aller vers la perfection morale, et de justification à la prostitution et au viol.

*Le plus grand changement que la modernité a introduit par rapport à la tradition, c'est sans doute celui-là : la perpétuelle **infériorisation de la femme**, qui remonte à la nuit des temps, laisse peu à peu place à un partenariat plus égalitaire entre êtres humains. Il est lié au phénomène d'individualisation, qui fait que les types et les catégories ont vu leurs fonctions s'estomper.*

Ce n'est plus « l'homme est ceci » ou « le français est ceci » ou « la femme est ceci », c'est « telle personne est ceci ». Cette extrême diversité produit une telle complexité que la chasse aux indices est ouverte en permanence : pour comprendre l'autre et interpréter ses réactions, il faut essayer de se mettre à sa place.

Chapitre 6

Les activités humaines

Des mots, une culture

Mot

Travail
Labeur
Bénévolat
Economie
Père de famille
Gestionnaire
Exploitant
Valeur d'usage
Ecologie
Art
Arts libéraux
Peinture
Paysage

Mot

Paysan
Portrait
Beaux-arts
Arts et métiers
Technique
Science
Sociologie
Sciences humaines
Art / nature
Imitation
Musée
Arts décoratifs

Le travail

Là où nous parlons de « *travail* », depuis le XVI^e ou XVII^e siècle, le Moyen âge parlait de « *labeur* ». Il s'agit de deux représentations bien différentes : « *labeur* » se rapproche de « *labourer* » et désigne une activité agricole, soumise essentiellement aux contraintes naturelles et destinée à produire de la nourriture. Il génère ainsi une grande quantité de symboles qui gravitent autour de la nature, du pain, etc. « *Travail* », par contre, signifie au départ « *tourment* », « *souffrance* ». Le « *tripalium* », en latin, est en effet un instrument de torture constitué de trois pals auxquels on attachait le supplicié. Ce qui le rappelle un peu dans la forme c'est le « *travail* » désignant dans le langage rural un instrument constitué de barres horizontales munies de crochets, entre lesquelles on attache le boeuf que l'on veut ferrer. Ce n'est qu'après coup, semble-t-il, que l'on a pensé à justifier l'emploi du mot « *travail* » en recourant à la malédiction du péché originel : l'homme gagnera son pain « à la sueur de son front » et la femme accouchera « dans la douleur » (ne dit-on pas « une femme en travail » ?). Cette conception était en effet déjà celle du Moyen âge qui, pourtant, avait gardé le mot « *labeur* », venu du latin. En outre le *labeur* lui-même était déjà considéré comme pénible. Alors pourquoi s'est-on mis à parler du travail en terme de « *torture* » ? L'apparition du mot est liée au développement des ateliers puis des manufactures, dans lesquels, à la Renaissance, puis au XVII^e siècle, des ouvriers, enfermés pendant toute la durée de la lumière du jour, accomplissaient leur tâche dans des horaires et des conditions fixés par le son de la cloche, donc loin des contraintes naturelles, qui sont ici remplacées par des contraintes sociales.

C'est là une forme de travail bien différente de celle du paysan, dont le temps reste fixé par la course du soleil. Toute la richesse symbolique d'une vie au contact des éléments naturels se trouve évidemment supprimée. Ce n'est pas encore la misère massive que provoquera l'industrialisation au XIX^e siècle, mais c'est déjà **le travail réduit à l'état de marchandise, traduit simplement en argent : l'ouvrier est complètement dépossédé de ce qu'il produit.**

Et pourtant ce sont les économistes du XIX^e siècle qui ont réhabilité le travail : pour eux il est le moyen par lequel l'humanité transforme le monde, l'humanise, en produisant des richesses nouvelles. Cette vision, très générale et philosophique, se trouve chez

Marx aussi bien que chez ses adversaires. Elle est bien loin de l'expérience quotidienne des millions de « travailleurs », mais elle sera un moyen efficace soit pour les aider à lutter pour leur dignité, soit au contraire pour leur faire accepter un destin désagréable. (« Travail », « Famille », « Patrie » selon Pétain !) Aussi est-il bien vu d'avoir un travail, car il est **garant de la valeur morale**, l'oisiveté étant « la mère de tous les vices ». Nous voilà exactement aux antipodes de l' Ancien Régime, qui trouvait qu'un noble dérogeait s'il exerçait la moindre activité lucrative. Seule l'armée a maintenu cet état de chose : le gradé, aussi peu gradé soit-il, doit bien se garder de toucher à un balai !

Mais la réalité du travail a évolué, au point que le mot, devant couvrir des activités qui varient à l'infini, ne signifie plus guère qu'une activité, quelle qu'elle soit, qui amène à échanger du temps contre de l'argent.

La forme et le résultat de cette activité peuvent être parfaitement nocifs : le lien est complètement coupé avec la notion de production d'un bien. Malgré les gains énormes et incessants de productivité, les économistes semblent pris de vertige devant l'évocation d'une réduction de la durée du temps de travail. Déjà en 1936 la dénonciation des congés payés se faisait plus à partir de condamnations morales qu'à partir d'une analyse des faits économiques. C'est comme si le « Travail », même s'il n'est pas inscrit au fronton des mairies, était une valeur intangible, quelle que soit sa forme ou ses résultats. Voilà pourtant un demi-siècle qu'on annonce l'avènement d'une société des loisirs, et on n'arrive qu'à imaginer une société de chômeurs. Le mot « travail », mis à nu, n'exprime plus que la contrainte qu'il désignait à l'origine : c'est l'appesantissement du contrôle social, particulièrement rigoureux pendant les heures de travail, et, par contre, beaucoup d'activités indispensables à la société, relèvent du *bénévolat* et ne sont pas considérées comme « travail ». Dans tous les emplois du mot, le dénominateur commun, c'est qu'il ne peut s'agir d'une activité choisie exercée dans un temps choisi. Cela, c'est le *bénévolat*, et il ne peut y avoir de rétribution !

L'économie, l'écologie

Lorsque le mot « *économie* » apparaît, au Moyen âge, il renvoie bien, comme l'indique son origine, à la « **science de la maison** ».

Il s'agit en effet d'économie domestique, donc de l'art de gérer un domaine rural « en bon *père de famille* ». On pourrait croire qu'on est en train de parler **d'écologie**, celle-ci étant l'étude du fonctionnement d'un milieu vivant, donc, pour l'agriculture, la prise en compte de tous les facteurs qui sont en interaction. En effet le bon *gestionnaire* est alors défini comme celui qui, tout en faisant produire des richesses aux terres qu'il travaille, enrichit aussi les sols pour transmettre un patrimoine plus riche que celui qu'il a reçu. Nous voilà bien loin de l'« *exploitant* » moderne qui, contraint à une productivité maximale, ne prend en compte que le rendement immédiat, et pour cela copie sur l'industrie (culture et élevage « hors sol »). Mais n'anticipons pas : c'est seulement au début du XX^e siècle que le mot « écologie » apparaîtra, pour réintroduire un sens qui désormais n'est plus pris en charge par l'« économie ».

En effet, entre temps on est passé de l'économie domestique à l'« **économie politique** », qui apparaît au XVIII^e siècle sous la plume de Voltaire. C'est exactement ce que Marx évoque en parlant du passage de la « *valeur d'usage* » qui seule intéresse l'utilisateur, à la « valeur d'échange », qui concerne le commerçant ou le financier. Distinction d'autant plus utile quelle a été effacée du langage des économistes et des politiques contemporains. qui ne connaissent que « la loi du marché », c'est-à-dire la transformation de la marchandise en argent. Dans ces conditions, les besoins réels du consommateur, l'utilité du produit sa « *valeur d'usage* » passent à l'arrière-plan. La publicité, à l'origine, était informative : au XIX^e siècle, quand Emile de Girardin lance la presse à bon marché financée par la publicité, il impose à celle-ci de se contenter de dire que tel produit, qui a telles caractéristiques est en vente à tel endroit. Maintenant la publicité vend du rêve remplissant par là l'une des fonctions essentielles de l'art, mais ne donnant aucune information utilisable.

La confiance, qui constitue l'essentiel du lien social, ne peut que souffrir de tous ces changements puisque le manque d'information laisse le consommateur devant des choix en aveugle.

Mais qu'en est-il de l'économie dans tout cela ? Le XVIII^e siècle voyant la multiplication des échanges commerciaux, la utilisée comme instrument de mesure et de prévision pour ces échanges. Le XX^e siècle a tenté de lui donner un **statut scientifique**, avec

des théories complexes et l'utilisation des mathématiques, ce qui a servi à accroître le prestige des spécialistes mais pas nécessairement à accroître la fiabilité des prévisions. Sa place actuelle est complexe : tandis que les élites semblent lui conserver leur confiance, les populations, échaudées par toutes sortes de prévisions erronées, ne la prennent plus au sérieux. **On serait tenté de comparer les économistes aux astrologues des rois de France, mais la différence c'est qu'à cette époque tout le monde croyait à l'astrologie !**

Conjointement l'écologie, prenant en compte le vivant, a quitté les laboratoires où elle est née au début de ce siècle. Mais, s'écartant par nécessité des schémas trop analytiques de la recherche scientifique, elle présente un mélange confus, où l'on retrouve parfois les conceptions globalisantes venues de la théorie des humeurs ou de certaines philosophies orientales. Certaines dérives politiciennes en ont en outre présenté un aspect peu séduisant.

Sa représentation reste donc confuse, car si ses critiques de l'ordre social sont pertinentes, les changements de mentalité se font rarement par saut brutal et rejet complet du passé. Le plus souvent il y a déplacement du point de vue sans que, dans un premier temps, le premier point de vue disparaisse complètement. C'est ce que nous avons vu avec des mots comme « humeur » ou « âme ». Le nouveau modèle, comme un coucou, pond ses oeufs dans le nid de l'ancien, et ce n'est que peu à peu qu'il le remplace, à une vitesse variable selon les milieux sociaux.

Les mutations de l'art

Le mot « art », dans son origine pré-latine, comporte la notion d'Art « arrangement ». Il y a là les deux concepts entre lesquels il oscille longtemps : celui d'« ordre », de « méthode », s'appliquant à une fabrication, et celui de « savoir », plus intellectuel. **En somme l'art, c'est, comme l'écrit Furetière au XVII^e siècle, « tout ce qui se fait par l'adresse et par l'industrie de l'homme ».**

C'est donc un ordre proprement humain introduit dans la nature. Dès lors il n'est pas surprenant que les évolutions de la société aient marqué fortement les façons de se représenter l'art. Dans l'antiquité se forge l'opposition entre les « arts libéraux » et les « arts mécaniques ». Les premiers, où l'esprit a plus de place, sont

réservés aux hommes libres, aux citoyens, tandis que les seconds, liés à une technique manuelle, sont exercés par les esclaves ou les « métèques », c'est-à-dire les étrangers, qui ont un statut inférieur et ne votent pas. Le Moyen âge adopte cette classification, qui donne la prééminence aux arts de la parole (« grammaire » et « rhétorique »), aux mathématiques et à la musique. **On voit que n'y figurent ni la peinture, ni la sculpture, ni l'architecture, considérées comme des « arts mécaniques », mais par contre mathématiques et astronomie font partie des arts.**

Avec la Renaissance la peinture se développe et se rapproche de la société laïque, avec le portrait et le paysage. S'y ajoutent des techniques nouvelles qui la rendent plus indépendante de l'architecture : auparavant n'existaient que la *peinture* murale et la tapisserie. La peinture sur chevalet produit des « tableaux », plus faciles à transporter, donc à négocier. En même temps la peinture conquiert peu à peu la reconnaissance sociale qui lui faisait défaut, parce qu'elle ne figurait que parmi les « arts mécaniques ». Elle parvient à cette reconnaissance par la création d' « Académies », sur le modèle de l'Académie française, consacrée aux arts de l'écriture, et par le choix de sujets empruntés à la mythologie. Cette caractéristique est fondamentale, car, à l'époque classique, c'est là le critère déterminant des genres « nobles » par rapport aux genres « mineurs », qui empruntent leurs sujets à la réalité sociale ou tournent en dérision les sujets mythologiques.

C'est-à-dire qu'à ce stade le mot « art » inclut toutes les activités créatrices qui, peu à peu, seront distinguées par les mots « art », « science », « technique ».

Ce que l'on désigne par « le Grand Art » c'est l'alchimie, c'est-à-dire une recherche à la fois expérimentale *et par là elle a une prétention scientifique* et morale *ce qui la rattache à la subjectivité dont se réclame l'art.*

A la fin du Moyen âge le mot « *paysage* » apparaît d'abord en peinture, pour classer un thème nouveau, qui était absent de la peinture précédente. Celle-ci ne traitait en effet que des thèmes religieux, avec des personnages de la Bible et des Évangiles. En se tournant vers le monde extérieur la peinture apprend à tous à le regarder, puis la géographie s'empare à son tour du « paysage ». Le mot « *paysan* » lui-même, désignant un habitant du « pays » rural, apparaît alors. Auparavant le mot latin « *paganus* », désignant à Rome le paysan, avait donné en français « païen », parce

que le christianisme avait mis très longtemps à chasser des campagnes les croyances païennes. Dans ce cas, l'art a servi de moule pour de **nouvelles représentations du monde**, qui correspondent historiquement à une séparation progressivement plus nette entre activités urbaines et activités rurales.

C'est aussi l'art qui, à la même époque, participe à **l'émergence de la notion d'individu**, avec la peinture de « *portraits* ». La reproduction stéréotypée des personnages de la Bible, empruntée à la peinture byzantine, servait de support à l'enseignement religieux. Avec l'enrichissement de la bourgeoisie naît une classe sociale dont les membres veulent passer à la postérité : il leur faut donc des portraits ressemblants, même s'ils devaient corriger quelque peu les déficiences trop voyantes de la nature.

Le « portrait » pictural garde donc les marques de l'importance sociale, dans le costume et les décors, et les marques de l'individu dans les traits du visage. C'est le point de départ d'un changement qui mènera jusqu'aux « droits de l'homme » : il ne s'agit pas des droits de telle ou telle collectivité ou corporation, mais des droits de chaque individu.

Cela s'oppose aux conceptions liées au mot « race » ou à l'exclusion du corps et l'infériorisation de la femme ou du « sauvage ».

Par la pluralité de ses significations, le mot « art » a donc servi de matrice à des activités qui se sont diversifiées ensuite et ont rayonné jusque dans nombre de représentations.

Puis au XVIII^e siècle se met en place la notion de « *Beaux-Arts* », qui ne correspond plus tout à fait à celle d'« arts libéraux ». En effet la peinture y occupe une place prépondérante, celle qu'elle occupe encore de nos jours dans les « Ecoles des Beaux-Arts ». Cependant la liste de ces Beaux-arts reste encore floue, même si l'on a baptisé le cinéma « le 7^e art », ce qui suppose qu'il y en a six qui viennent de la tradition. C'est sans doute la liste suivante : quatre arts de l'espace (architecture, gravure, peinture, sculpture) et deux arts du temps (musique et danse, bien que cette dernière concerne aussi l'espace). Par rapport à la classification antérieure, la musique n'est plus en compagnie des mathématiques et de l'astronomie, avec lesquelles elle constituait l'art des nombres. Quant à la littérature *dans la tradition c'est l'éloquence et la poésie* elle a conquis son autonomie avec un genre multiforme et omniprésent, le roman.

C'est aussi au XVIII^o siècle que la Révolution française, en créant des institutions d'enseignement, fixe la séparation définitive entre « Beaux-arts » et « *arts et métiers* ». Puis au XIX^o siècle l'essor de la « *technique* » donne une place importante à l'« ingénieur » : ce mot, apparu au XVI^o siècle dans la famille de « genre », désigne jusqu'au XVIII^o siècle celui qui invente des « engins » (même famille) de guerre. C'est le développement de l'industrie qui le rend omniprésent. Mais la **coupure** qui a opposé **des arts intellectuels à des arts manuels** se reproduit pour la technique : le « technicien » reste très près de la matière et de l'habileté manuelle, tandis que l'ingénieur des grandes écoles est un grand manipulateur d'abstractions et un champion des mathématiques. Le corps et l'âme, en quelque sorte !

C'est aussi au début du XIX^o siècle que s'opère la séparation puis **l'opposition entre l'« art » et la « science »**. A ce moment apparaît le mot « objectivité » qui désigne l'attitude du savant face à l'objet de son étude : il doit se garder de toute opinion personnelle, procéder par hypothèses puis vérifications expérimentales. Jusqu'à cette date le mot « objectif » n'a que le sens qu'il a encore en optique (« l'objectif d'un appareil photographique »). La méthode scientifique codifie une démarche de recherche qui essaie de rendre la connaissance indépendante de celui qui la découvre. On retrouve là le processus qui a séparé l'« intelligence » de l'« intuition » : la première découvre des vérités démontrables, donc universelles, tandis que la seconde fournit des connaissances indémonstrables, que l'on « sent » plutôt qu'on ne les raisonne, et qui gardent donc une part de subjectivité. L'art devient à ce moment **le domaine de la subjectivité, de l'intuition** : on ne démontre pas la beauté, ni la poésie, on les ressent ou non. Peu à peu cette subjectivité l'emportera tellement que c'est même le but de l'art qui sera contesté, et qu'il ne visera pas nécessairement à créer de la beauté ou de l'harmonie.

La délimitation entre « art » et « science » n'est pas pour autant fixée en toute rigueur. Dès qu'il s'agit du domaine du vivant, et *a fortiori* de l'homme, les deux notions cohabitent. L'introduction d'une marge d'imprévisibilité, de liberté, fait que la médecine, toujours contrainte de faire appel à l'intuition, reste un art qui cherche à devenir science. La *sociologie*, elle, a du mal à se détacher des modèles philosophiques pour être plus objective, et elle est en quelque sorte une tentative d'objectiver ce qui est subjectif tant chez les sujets observés que chez l'observateur lui-même.

En fait ni les sciences humaines, ni même les sciences du vivant ne peuvent répondre aux critères qui ont servi à fonder les « sciences exactes » : la séparation rigoureuse entre l'observateur et l'objet qu'il observe, puisque c'est l'homme qui est à la fois l'un et l'autre. D'ailleurs cette notion même d'objectivité trouve ses propres limites dans les sciences physiques contemporaines : depuis la relativité et la théorie des quanta, elles sont obligées de réintégrer les notions de « point de vue » et de « marge d'incertitude ».

Cependant, même dans ces évolutions récentes du mot « art » il reste une part fondamentale de sa signification de départ : c'est **l'opposition à la « nature »**. Cette opposition est complexe, car d'une part l'art prouve la capacité de l'homme à créer un ordre qui lui est propre, mais d'autre part l'art est « artifice », et tout ce qui est artificiel est senti plus ou moins comme mensonger. Par exemple la beauté d'une femme doit être naturelle, sinon elle devient « affectation », donc tromperie. L'art de la séduction est même satanique. L'art ne serait donc totalement réussi que lorsqu'il **imite la nature**. Nouvel embarras : il faut corriger la nature, car elle n'est pas toujours belle. L'époque classique a proposé une solution intermédiaire : imiter la nature mais en s'inspirant des Anciens, qui nous proposent des modèles d'interprétation. Cette doctrine de l'imitation se trouve mise en cause dès la fin du XVII^e siècle, lorsque se met en place une nouvelle conception du temps, que nous étudierons au chapitre suivant.

On voit qu'on est très loin, tout au long de l'histoire du mot « art », de retrouver un but esthétique, un **culte du beau**. Au Moyen âge l'art a une **fonction de propagande religieuse**. C'est une constante de toutes les sociétés traditionnelles, et lorsque nous isolons ces oeuvres dans nos musées, c'est nous qui leur donnons une signification toute nouvelle. Le *musée* est apparu au XVIII^e siècle comme le successeur des « cabinets de curiosités » du siècle précédent, où l'on accumulait les objets les plus hétéroclites que l'on souhaitait conserver. Dans notre société il est le lieu de conservation (comme les « conservatoires » pour la musique ou les arts et métiers) et finalement de consécration des oeuvres d'art, et peut-être le seul moyen de définir l'oeuvre d'art, comme le disait Duchamp dès 1917. C'est que, à notre époque, tout peut devenir oeuvre d'art », un amoncellement d'objets divers, voire d' « ordures », un graffiti, un dessin, voire un « événement », c'est à dire des gestes ou un comportement auquel se livre un « artiste »

autoproclamé. Dans cette conception il n'y a plus de lien avec un savoir-faire demandant apprentissage et habileté.

Le mot a connu d'autres extensions, en direction cette fois de l'habileté : on parle des « arts de la table », « arts du feu » (verre, céramique) : un objet, même utilitaire, peut donc avoir valeur artistique dès lors qu'il a une forme, des couleurs, une harmonie. Il peut s'agir de beauté purement fonctionnelle plutôt que d'une recherche particulière. C'est dans ces « *arts décoratifs* » que le mot « art » garde encore un contact avec son sens originel : ces objets représentent un ordre humain, non un produit du hasard. La publicité, de son côté, tout en se mettant au service du commerce, recrée autour des objets des jeux de l'imaginaire qui les transfigurent pour les rapprocher de nos rêves et de nos désirs. Cette opération de séduction rappelle les fonctions sociales de l'oeuvre d'art dans les siècles précédents.

Chapitre 7

L'espace-temps

Des mots, une culture

Mot

Distance de conversation
Promiscuité
Intimité
Couloir
Pudeur
Domestique
Familier
Villa
Ville
Dedans / dehors
Public / privé
Banlieue
Forêt
Montagne
Mer
Lieux
Espace
Perspective

Mot

Centre
Sauvage
Esclavage
Système
Réseaux
Structure
Lieux
Point de vue
Ouverture / clôture
Progrès
Succès
Original
Imitation
Innovation
Révolution
Moderne
Habit
Costume

Que l'être humain ait pu se voir de manières diverses, il n'y a là, en somme, rien que d'assez banal. La société a changé, il est donc légitime que l'homme ait changé. Au Moyen âge, il semble connaître, en guise de sentiments, surtout des pulsions brèves et violentes. A notre époque, après des siècles d'analyses et de raffinements littéraires, l'amour est devenu un sentiment plus complexe, plus divers. On se fait justice soi-même moins facilement ; en tout cas ni la loi ni l'opinion ne le considèrent comme légitime. Y a-t-il progrès moral ? Il y a du moins des moeurs moins brutales quand la société elle-même ne les approuve pas. Si les changements dans ce domaine sont difficiles à apprécier, c'est à la fois parce que la violence elle-même prend des formes différentes et que l'hypocrisie vient voiler les manquements à la morale.

Mais si l'hypocrisie est bien l'hommage que le vice rend à la vertu, cela veut dire qu'il y a au moins entente pour définir ce qui est bien et ce qui est mal.

Quand on aborde le problème de l'espace et du temps, on pourrait s'attendre à des constats plus réalistes, moins moraux. Le temps et l'espace cosmiques semblent échapper à toute influence humaine. Certes ! Mais pour accéder à leur connaissance, l'humanité est bien obligée de raisonner à partir des expériences qui lui sont accessibles. Nous partirons donc plutôt de l'expérience immédiate, puisque c'est elle qu'on retrouve dans le vocabulaire.

L' espace

En ce qui concerne l'espace proche du corps, c'est davantage l'étude de la gestuelle ou des comportements que celle du vocabulaire qui peut nous renseigner sur la façon dont l'individu vit la proximité avec d'autres individus. On sait, par exemple que, selon les cultures, la *distance de conversation* et la « tenue » ont des valeurs différentes. Chez les peuples latins on se rapproche plus de son interlocuteur et on fait plus de gestes en parlant que dans la culture anglo-saxonne. Cela peut provoquer de graves malentendus, le Latin jugeant l'Anglais « froid » et « distant », alors que, réciproquement, il sera considéré comme « familier » ou peut-être « agressif ». Plus généralement, les rites de politesse règlent la distance convenable, les gestes et les propos, cela pouvant aller du baiser d'accueil sur la bouche pratiqué en Russie jusqu'à l'inclinaison du corps jusqu'au sol, à une distance de l'interlocuteur

fixée par la règle. On touche par là au contenu des mots « respect » ou « honneur ».

Les contraintes spatiales peuvent être ressenties de manière désagréable : le mot « *promiscuité* », apparu au XVIII^e siècle, montre la crainte du mélange que nous avons relevée en parlant de la pureté ». Car son étymologie le rapproche de « miscible » (« qu'on peut mélanger »). Ce voisinage plus ou moins proche est jugé désagréable en fonction de facteurs qui peuvent être très variables selon la culture et même selon les individus. Un exemple curieux : dans les immeubles collectifs modernes les architectes semblent avoir conçu les gaines d'aération comme le meilleur moyen de diffuser les odeurs d'un appartement à l'autre, alors que, plus attentifs à la diffusion du bruit, ils prévoient des isolations acoustiques !

Lorsque, inversement, le voisinage est jugé positivement, on parle d'« *intimité* ». Le mot, cette fois, renvoie à « intérieur », c'est à dire que l'ami « intime » est une sorte de prolongement du moi. La pudeur imposant des détours au vocabulaire, les rapports « intimes » sont généralement d'ordre sexuel, ce qui exclut l'ami « intime » avec qui on n'aurait que des rapports intellectuels ou affectifs.

Quoi qu'il en soit, l'« intime » n'est plus un « étranger ». On voit dans ces mots que le rapport à autrui pose toujours un problème : il n'est pas étonnant que chaque culture ait institué des rites d'approche précis. Il n'est pas étonnant non plus que ces rites, différents d'une culture à l'autre, posent des problèmes dans les rapports interculturels.

Dans la gestion sociale de l'espace interviennent aussi l'urbanisme et l'architecture. Ces deux domaines ne semblent pas toujours s'être préoccupés de la promiscuité ou de l'intimité quand il s'est agi de construire des grands ensembles. Par contre l'étude de l'habitat individuel va nous permettre d'enrichir notre analyse de ces deux mots. Au XVII^e siècle un palais doit comprendre cinq types de pièces : la salle, où se tiennent les gardes et d'autres pièces portant ce nom de « salle » : celles où l'on mange, où l'on se réunit, où l'on fait certaines cérémonies. La première est l'ancêtre de la « conciergerie » des maisons bourgeoises du XIX^e siècle. L'anti-chambre, où l'on fait attendre les visiteurs. La chambre, où on les reçoit s'ils sont un peu familiers. Le lieu « intime » se résume alors au lit, qui est entouré de rideaux. Le cabinet est la pièce la plus

intime. Il y en a de différentes sortes : le « cabinet de toilette », moins utilisé que de nos jours, les rois de France ayant souvent reçu assis sur leur chaise percée. Le « cabinet d'écriture », où l'on rédige sa correspondance, le « cabinet de curiosités » où sont placées les collections d'objets rares. La galerie, qui passe le long de ces pièces mais n'est pas utilisée pour passer de l'une à l'autre, et qui sert aux promenades et parfois à l'exposition d'oeuvres d'art. Il n'y a pas d'espace de circulation destiné à relier ces pièces : le « *couloir* » ou le « *corridor* » datent l'un et l'autre du XVIII^e siècle. Les espaces strictement « privés » se trouvent donc réduits à très peu de chose : on reçoit dans sa chambre, et certaines personnes ne font que la traverser pour aller dans une autre pièce. Si l'on remonte jusqu'au Moyen âge c'est le mot « lit » lui-même dont le sens est différent, puisqu'il s'agit d'une couche collective où toute la famille prend place, le dernier rempart de l'intimité étant alors la chemise.

Si nous rapprochons plusieurs remarques, nous nous apercevons que le XVIII^e siècle marque un changement fondamental dans la conception des rapports entre individus : on ne traverse plus une pièce pour aller dans l'autre (« couloir », « corridor ») et l'on souffre de proximités que l'on n'a pas choisies (« promiscuité »). C'est une étape importante dans l'affirmation de l'individu, amorcée par l'humanisme au XVI^e siècle (« intime » date de cette époque) et qui sera consacrée sur le plan politique par la Révolution française.

Il y a nécessairement des équivalents sur le plan des sentiments. En ce qui concerne la *pudeur*, par exemple, le XVII^e siècle rencontre un contraste curieux. D'un côté l'Eglise parvient à contraindre les femmes à cacher leurs seins, qu'il n'était pas vraiment indécent de montrer, au siècle précédent. En même temps c'est en grande cérémonie qu'un seigneur de rang élevé passe la chemise au roi tout nu. Il est vrai que cela fait partie du culte que l'« étiquette » rend au corps du roi. C'en est au point que, à la mort de Louis XIV le duc de Saint-Simon rapporte, admiratif, qu'à l'autopsie son corps, et particulièrement son coeur et son foie, étaient parfaitement sains : il était, en quelque sorte, mort en bonne santé !

D'autres mots nous signalent des changements de représentations : « *domestique* » désigne tout ce qui se rattache à la maison. Cela dépasse le cadre de la famille, pour englober certains salariés : un « domestique agricole » est logé dans la maison de ses patrons, ce qui n'est pas nécessairement le cas d'un « ouvrier agricole ». Cela

implique aussi tous les animaux utilisés par les habitants de la maison : l'espace de l'animal sauvage, c'est la forêt ou les champs, celui de l'animal domestique, c'est l'enclos autour de la maison et celui de l'animal « *familier* » ce sont les pièces mêmes où vivent ses maîtres. Est « *familier* », en effet, non pas ce qui fait partie de la famille (ce serait « *familial* »), mais ce qui en est proche. Un *familier* peut se permettre des « *familiarités* » mais pas des « *privautés* », celles-ci appartenant à l'intimité. Sur ce plan les dictionnaires permettent de relever un changement de statut de certains animaux : le chat est un animal « *domestique* » au XVII^e siècle, et il est chargé d'attraper les souris. Au XX^e siècle on lui ouvre des boîtes de Ronron et il accède à la chambre de ses maîtres.

Quittons la maison pour passer à l'espace urbain. Nous passons du dedans, espace où la tradition a longtemps confiné la femme, au dehors. Le rapport entre les deux faces est lui aussi évolutif : la « *villa* » du Moyen âge comporte un espace carré entouré de bâtiments et de murs. Les ouvertures donnent sur la cour, non sur l'extérieur. C'est un espace d'enfermement où l'on peut lire le plan des couvents, des prisons, de nombre de fermes anciennes, de la maison grecque, latine, arabe. L'origine en est dans l'Antiquité gréco-romaine. La « *villa* » moderne, par contre, est une habitation en longueur, avec pour partie principale une façade où sont les ouvertures, tournées vers l'extérieur.

D'un côté la tradition la protection contre l'autre, la mise à l'écart des femmes ; de l'autre côté la modernité l'ouverture sur le monde.

A l'échelle de la *ville* on retrouve les mêmes caractéristiques. La ville ancienne est close de murs et les ruelles qui la constituent représentent la complexité du labyrinthe. C'est un espace géré par ceux qui l'occupent, où ils sont seuls à pouvoir se retrouver. Il est pratiquement impossible d'en établir le plan, et l'étranger a beaucoup de peine à retrouver des points de repère. C'est aussi un espace très riche en significations diverses liées aux souvenirs collectifs ou individuels. Les habitants y trouvent des repères affectifs *c'est la maison d'un tel, avec qui on a tel type de relation*, historiques *c'est l'endroit où il s'est passé telle chose*, matériels *une fontaine, une borne, une statue*. C'est aussi un espace où disparaissent certaines notions d'ordre : le *dedans/dehors* n'a pas la même signification quand certaines parties de rues sont couvertes

traversent des cours, passent sous certains immeubles. La notion de *public/privé* est moins bien délimitée quand certaines activités privées se font sur la voie publique : on fait sa toilette à la fontaine, on entrepose des marchandises, on fabrique des objets, le garagiste répare des voitures. Là c'est le vocabulaire de la ville qui doit être adapté : « rue », « trottoir », « égout » ne désignent pas les mêmes réalités. On est passé du « faubourg », situé hors des murs de la ville mais à proximité, à la « *banlieue* ». Jusqu'au XVII^e siècle ce mot a un sens territorial précis, c'est une circonscription juridique, le « ban » (il nous reste « banal », « bannir » ou « publier les bans ») d'une lieue d'étendue, soit environ quatre kilomètres, autour de la ville. Le sens moderne est beaucoup plus vague : c'est simplement un lieu éloigné du centre et qui, par là, échappe totalement aux préoccupations des urbanistes. Il a pris la place des « fortifications » qui, au XIX^e siècle, désignaient la périphérie de Paris, zone dangereuse, occupée par les pauvres, les prostituées, les malfrats.

Encore plus loin du centre nous trouvons la campagne, puis trois lieux chargés de fortes valeurs symboliques : la forêt, la montagne et la mer. Mal connues, mal fréquentées par les brigands et les pirates ce sont les lieux de tous les dangers.

De nos jours la forêt recule et se trouve même mise en danger. Dès le XVIII^e siècle on a commencé l'ascension des montagnes, et au, XIX^e siècle la mer a commencé à devenir un lieu de villégiature. C'est cependant elle qui reste encore le lieu des rêves et des exploits, avec les grands déserts terrestres. Ces trois lieux restent surtout comme les témoins des anciennes représentations que l'on trouvait dans les récits d'« aventures » et les contes.

A l'issue de toutes ces évolutions, nous nous trouvons dans des lieux complètement changés. Ces modifications, nous les devons en particulier à un changement de mentalité fondamental qui a fait que **l'on est passé d'une conception concrète des lieux, au Moyen âge, à une perception purement géométrique, abstraite et rationnelle de l'espace, à la Renaissance.** Le mot « espace » désignait à l'origine une durée temporelle dont la délimitation restait approximative. C'est à la Renaissance, donc, qu'il trouve son sens actuel. Il est alors conçu, non plus en fonction des objets ou des événements qui y prennent place, mais comme une étendue homogène qu'on peut donc diviser en parties égales, et sur laquelle on peut raisonner. Cette vision abstraite a pris naissance en même temps que l'introduction de la «*perspective*» en peinture.

Résumons : au Moyen âge l'espace ne joue aucun rôle ni dans la mise en scène de théâtre, ni en peinture. Les personnages sont représentés de face, avec des dimensions qui ne varient qu'en fonction de l'importance qu'on veut leur donner, et les lieux symbolisent telle ou telle scène de la Bible. Au théâtre trois lieux sont présents simultanément : Enfer, Purgatoire, Paradis. Dans les tapisseries, un arbre suffit à symboliser la forêt. La peinture du décor est plate, et n'essaie pas de reproduire l'illusion de profondeur.

A la Renaissance deux changements viennent bouleverser cette vision. Dans le théâtre, en Italie d'abord, un seul lieu et une seule séquence permettent de raconter une histoire unique. On utilise donc des changements de décors. En outre la disposition des objets et des personnages sur la scène est organisée en fonction d'un point de vue privilégié, organisé à partir de la place qu'occupe le Prince, au centre de la salle. C'est une perspective rigoureuse qui, symboliquement, révèle que la réalité est organisée à partir du lieu du pouvoir. Le deuxième changement a lieu en peinture. Celle-ci se détache des sujets religieux et représente le commanditaire du tableau (portrait) ou ses richesses (natures mortes représentant des tables bien garnies). Les paysages, dans un premier temps, n'apparaissent qu'à l'arrière-plan. Peu à peu ils prennent plus d'importance et s'organisent en fonction de la perspective, c'est-à-dire une illusion d'optique qui vise à faire percevoir en trois dimensions un tableau plat. C'est la représentation à laquelle nous sommes tant habitués que les appareils photographiques l'utilisent toujours. N'ayant qu'un seul objectif, ils reproduisent une perspective monoculaire, alors que nos deux yeux nous donnent une vision un peu différente. Nous gardons l'illusion de voir le tableau ou la photo de la même manière que nous percevons le paysage réel, alors qu'il s'agit d'une convention semblable à celle qui a présidé à l'introduction de la perspective en peinture : les premiers tableaux furent exposés derrière un paravent et pour les voir il fallait coller un oeil sur l'oeilleton prévu à cet effet. On était ainsi dans les bonnes conditions : la bonne distance, et un seul oeil.

Voilà donc tout ce qu'implique, au départ, le mot « perspective ». Ajoutons, pour bien saisir l'enjeu culturel, que les icônes byzantines, dont la peinture du Moyen âge s'inspirait, s'organisaient selon la perspective exactement inverse. C'est le spectateur qui se trouve mis en perspective sous le regard de Dieu ou d'un saint, qui sont reproduits de face. Cette inversion renvoie, elle aussi, à la naissance de l'humanisme. **Le point de vue privilégié est**

d'abord celui du Prince, puis celui du spectateur qui contemple le tableau, et celui de l'Homme qui prend possession du monde par son regard. C'est du XVI^e au XVIII^e siècle que se produit peu à peu cet élargissement. Il reste encore tributaire de la cosmologie traditionnelle qui met la terre au centre de l'Univers, puisque ici il reste un centre privilégié, celui du pouvoir. Tous les autres points de vue sont plus ou moins déformés.

Cette centralisation a laissé des traces aussi bien sur le territoire, organisé à partir de la « capitale » que dans l'organisation sociale, qui « concentre » (et le mot rappelle lui-même ce « *centre* ») les pouvoirs. L'élargissement commence cependant dès la Renaissance, avec la découverte de peuples dont l'existence paraissait lointaine (l'Afrique) ou même était totalement ignorée (l'Amérique). Le concept d'humanité est alors obligé d'évoluer, le « *savage* » n'étant plus dès lors l'habitant des campagnes qui ne partageait ni la culture classique ni les habitudes de la Cour et de la Ville.

Les intérêts économiques empêcheront pendant encore trois siècles de mettre en accord la pratique sociale avec les conceptions théoriques : l'esclavage s'intensifie au XVII^e siècle, est aboli par la Révolution, puis rétabli par Napoléon et finalement aboli complètement seulement au milieu du XIX^e siècle. Le relais sera d'ailleurs pris par la pratique du travail forcé dans les colonies, le chômage et la misère ouvrière ailleurs.

Après ce premier élargissement qui a permis de concevoir comme centre non plus le pouvoir mais l'humanité dans son ensemble, l'époque contemporaine en propose un deuxième, qui cette fois s'accorde avec les nouvelles conceptions de l'astronomie, mais aussi avec celles de la médecine et de la littérature : c'est la notion de « *système* ». La règle fondamentale est que, quand un système devient complexe, il doit donner naissance à des sous-systèmes pour continuer de fonctionner. On parle alors de « *réseaux* », dont chacun peut avoir un centre ou n'exister que par interrelations multiples entre tous les éléments. Un exemple : dans une séquence de formation un grand groupe peut éclater en groupes plus petits. Chacun de ces groupes s'organise comme il l'entend pour étudier une partie du problème, puis la réflexion est mise en commun. C'est le principe de fonctionnement du pouvoir mais avec un « chef » qui utilise ces « équipes », « cabinets » ou « conseillers techniques ».

Ces quelques analyses permettent de situer les uns par rapport aux autres les mots « centre », « système », « réseau ». Le premier a connu son heure de gloire à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, sa famille s'agrandissant alors de « centrale », « centraliser », « centralisation », « centralisateur ». Attaqué à partir des années 1950, il prend souvent à notre époque un sens peu valorisé, voire carrément péjoratif. L'image de Paris, ville tentaculaire qui dévore la richesse de la France et monopolise sa culture, amène peu à peu à des réactions : la création des Régions (sous-système) et de l'Europe (super-système) sont une réponse à ce problème.

Le mot « *structure* », né à la Renaissance, a connu la gloire plus récemment : « structurer » et « structural » datent de la fin du XIX^e siècle, « structuration », « structuralisme » et « structuraliste » du milieu du XX^e. Il s'agit cette fois de mettre l'accent sur l'organisation, donc de fixer l'esprit non plus sur l'étude des éléments isolés mais sur leurs relations. Cela correspond à un espace plus large, qui reste uni par la liaison établie entre les éléments qui l'occupent. Le mot « système », apparu lui aussi à la Renaissance, connaît la fortune au XIX^e siècle avec « systématisation », « systématique », puis au XX^e siècle « systématique ». La gloire de « réseau » est, elle, beaucoup plus récente et sa postérité reste à venir ; mais il se situe dans le droit fil de cette évolution, ce qui permet de lui prédire une riche descendance !

A travers ces mots se met en place une nouvelle conception de l'espace. Ce n'est pas un retour aux « lieux » dont chacun se définirait par les événements qui peuvent s'y dérouler (l'école, l'église, la place publique, la boutique). Cependant ceux-ci, plus proches de l'individu, connaissent aussi un regain d'intérêt avec les « lieux de mémoire » et autres « lieux de vie » qui marquent un retour au concret. Ce n'est plus non plus l'idée qu'il y a un point de vue privilégié, le centre.

C'est l'idée que l'expérience et la culture de chacun lui offrent un point de vue sur le monde, qui est unique et aussi légitime que celui de n'importe quel autre. On retrouve en ce point la valorisation de la tolérance : accepter l'idée d'autrui, c'est peut-être s'enrichir et non pas être agressé.

Cet éclatement des modèles se retrouve dans la littérature, depuis « Chacun sa vérité » de Pirandello (1916) jusqu'au Nouveau Roman dont chaque auteur a sa propre définition. La notion de

« *point de vue* » n'a évidemment pas un sens uniquement spatial, mais la métaphore elle-même nous montre combien nous sommes loin de la « perspective ». Que les géographes parlent du « mitage » pour désigner la dispersion de l'habitat ou que les peintres utilisent le pointillisme, il s'agit bien chaque fois de la contestation d'un centre dont le point de vue serait privilégié.

Dans les représentations de l'espace on retrouve donc ce double mouvement qui constitue la modernité par rapport à la tradition : individualisation et ouverture sur l'ensemble de l'humanité.

L'individualisation amène à découvrir et à protéger les espaces privés et intimes. L'humanisme amène à séparer l'homme du reste de la création, et il s'empare de l'ensemble de l'espace (c'est l'« aménagement du territoire »). Désormais c'est tout l'espace qui reçoit ses différentes significations de l'homme lui-même : il n'y a plus d'espace « naturel ». Péché d'orgueil ou aménagement d'une niche écologique où son imaginaire trouve à se déployer? S'il s'agissait d'orgueil, les découvertes astronomiques devraient remettre les choses à leur échelle. On est passé d'un espace clos, protégé par un Dieu paternel et toujours attentif, à un espace ouvert à toutes les curiosités, aux libertés et aux dangers. De la ville éclatée hors de ses murs à la multiplication des moyens de communication, c'est bien l'ouverture qui l'emporte sur la *clôture*.

Le temps

Nous avons relevé une opposition tradition/modernité qui a provoqué un réaménagement des représentations aussi bien de l'homme que de l'espace. Cette fracture, nous la retrouvons au cœur même de la conception du temps. Deux ou trois mots vont nous permettre de la repérer et de la dater. Le mot « *progrès* » signifie au départ le mouvement en avant, le développement d'une situation, qui peut être favorable ou défavorable. C'est ainsi que Pascal peut encore écrire, au début du XVII^e siècle : « Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès ». Puis, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, la Querelle des Anciens et des Modernes remet en question la supériorité des Anciens sur les Modernes, jusque-là admise par tous. Les Modernes finissent par l'emporter au début du XVIII^e siècle, et c'est le symptôme d'un changement profond des mentalités, car, à la même époque, le mot

« progrès » change de sens et n'a plus dès lors qu'une valeur positive : le « progrès » amène toujours une amélioration. **Dans toutes les sociétés traditionnelles l'Age d'Or appartient toujours au passé. Désormais il est devant nous, grâce aux « progrès » de la connaissance, et en particulier de la science et de la technique.** Cette nouvelle foi ne commencera à être mise en doute qu'à notre époque, parce que la croyance au « Progrès » (et la majuscule signifie qu'il a une valeur générale, s'appliquant à tous les domaines) a fait commettre de graves imprudences. La pollution s'est accumulée, avec la conviction qu'on saurait toujours la résorber plus tard. On imaginait, il n'y a pas si longtemps, que l'homme savait déjà résoudre tous les problèmes essentiels que lui posait la nature, et les économistes affirmaient qu'on savait désormais maîtriser toutes les crises qu'avait connu un passé récent. Plus d'épidémies, plus de crises : le raisonnement et l'esprit critique abdiquaient devant l'annonce de ce nouvel Age d'Or.

C'est le premier changement fondamental qui a marqué l'émergence de la modernité : au lieu de se référer aux expériences du passé, de pleurer sur le déclin de l'humanité, on s'est fié aux nouvelles découvertes. C'est une conception qui a renouvelé les modèles sociaux : au lieu de vénérer la vieillesse, dépositaire d'un savoir qui était encore indispensable aux nouvelles générations, on a vanté la jeunesse, son esprit d'aventure. Puis le processus s'est accéléré : on a rejeté de plus en plus vite ce qui existait déjà : **le « progrès » n'était plus dans la conservation et l'accumulation, mais dans la destruction et le remplacement. L'axe du temps était inversé, et l'espoir remplaçait les regrets.**

Notons cependant que, conscients, quoique plus ou moins confusément, de ces bouleversements, les hommes ont de plus en plus pris en compte la conservation du passé : Musées, Bibliothèques, Archives se sont multipliés particulièrement depuis le XVII^e siècle.

Mais revenons au vocabulaire : un tel bouleversement des mentalités ne s'est évidemment pas limité à un seul mot. Un autre a également changé de signe : « succès ». Au XVI^e siècle et dans la première moitié du XVII^e, il faut préciser, lorsqu'on parle d'un succès s'il est « heureux » ou « contraire », puisqu'il s'agit, selon l'étymologie, de ce qui « succède ». Même valorisation, donc, que pour « progrès », et dans la même période : il n'y a plus que des succès heureux, sinon ce sont des « échecs » !

Même période également pour le changement de sens de « *original* » qui, lui, aboutira même à dire le contraire de ce qu'il disait avant : au lieu de signifier « conforme à l'origine », donc traditionnel, il se met à vouloir dire « nouveau ». La diversité des emplois, et la proximité d'« *originel* » rendent ici le phénomène un peu plus complexe. En langage juridique l'« *original* » était la première rédaction d'un acte, comme de nos jours, dont on faisait des copies ou des doubles. Mais ce sens, très spécialisé, n'a pu passer dans l'usage courant que parce qu'il y avait nécessité d'exprimer la valeur particulière que présente une nouveauté. La valorisation de la nouveauté, en ce qui concerne en particulier l'œuvre d'art, s'est d'ailleurs faite assez lentement : encore au XIX^e siècle l'adjectif a parfois un sens quelque peu ironique, comme celui qu'a encore le nom (« un *original* »). Cependant il reste bien clair que celui qui est *original* est lui-même « à l'origine » de quelque chose, et non pas « conforme à une origine passée ». Là encore le culte de la tradition, de limitation, de la soumission aux règles établies, se trouve contesté. Il est bien normal que s'il y a « Progrès » on considère que ce qui est nouveau est meilleur que ce qui est ancien. On se trouve de surcroît en phase avec l'économie : créer de nouveaux produits fait partie des moyens de la concurrence !

Sur le plan artistique, le fait de glorifier l'originalité donne toute liberté à la création. Un écrivain du XVII^e siècle, comme Racine, consacrait ses préfaces à se défendre contre ses détracteurs qui lui reprochaient de trahir ses modèles de l'Antiquité : **l'imitation, dans une société traditionaliste, est plus apprécié que l'innovation.** Lorsqu'on relit les auteurs de cette époque, c'est donc avec un système de valeurs qui est à l'opposé du leur. Par contre de nos jours un auteur doit, soit cacher ses sources d'inspiration, soit montrer qu'il a introduit des modifications fondamentales. Cependant la rupture du XVIII^e siècle avait des sources plus lointaines : au Moyen âge la plupart des artistes restent dans l'anonymat, qu'il s'agisse des sculpteurs ou des tapissiers. A partir de la Renaissance l'artiste signe ses œuvres, quitte à en faire exécuter une bonne partie par des équipes d'anonymes qui travaillent dans ses ateliers. Puis peu à peu l'œuvre devient individuelle : le livre est protégé *imparfaitement* par le « Privilège du Roi », jusqu'au moment où la Révolution créera les droits d'auteur ; le tableau est l'œuvre de celui qui le signe. C'est toute cette évolution d'ensemble qui amènera, quelques années après la mort de Racine, à valoriser l'« originalité » et non plus limitation d'un modèle prestigieux. Dès lors le mot « *original* » inverse son sens.

Un autre événement accélère ce mouvement : c'est la Révolution. **Avant 1789 le mot « révolution » a surtout un sens en astronomie : c'est le mouvement d'un astre qui le fait repasser par le même point de son orbite. Conception cyclique du temps : c'est l'Eternel Retour.** Sur le plan social, le mot désigne un changement radical dont le caractère essentiel est une chute du pouvoir : retour à la case départ ! Le Roi ou l'Empereur redevient un homme ordinaire, aussi nu qu'au jour de sa naissance. D'ailleurs, tout en ayant beaucoup raisonné sur l'avenir, les révolutionnaires ont pris leurs modèles dans le passé : ils ont voulu rétablir l'âge d'or de la démocratie romaine. C'est parce qu'ils ont construit au contact d'une réalité toute différente et au gré d'événements souvent imprévus qu'ils ont abouti à tout autre chose. Mais il s'agissait bien, dans leur esprit, de la fin d'un cycle, qui ramènerait à la vertu des origines. D'où la mode des costumes romains, des cérémonies à la romaine. On retrouvait là, combinée cependant à l'idée de progrès, la vieille idée qui servait de justification à l'astrologie elle-même : le destin des hommes est lié au cosmos, et le temps cosmique étant cyclique l'histoire humaine devait l'être également.

En même temps qu'elle inversait l'axe du temps, la modernité en enrichissait la notion. Le Moyen âge ignorait les chronologies, mais discutait de la date de la création : les estimations tournaient autour de 5 ou 6 000 ans. Il s'agit là d'une autre conception du temps, dont les repères ne sont jamais pris dans l'observation de la réalité, mais dans des interprétations tatillonnes des textes de la Bible. Avec la Renaissance, ce n'est pas seulement l'espace qui s'ouvre, grâce aux expéditions, c'est aussi le temps, car la redécouverte du grec, puis de l'hébreu donne plus de profondeur au passé. Pourtant le changement de mentalité, dans ce domaine, sera assez lent. C'est au XVII^e siècle que l'on commence à distinguer des périodes différentes pour les événements qui ont précédé la naissance du Christ, celle-ci servant à établir le point de départ du calendrier.

A la fin de ce siècle, comme nous l'avons vu, l'homme atteint l'espoir de maîtriser son avenir. La véritable prise de conscience semble dater d'un peu plus tard : c'est dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle qu'apparaissent les mots « moderniser » et « moderniste », suivis, un siècle plus tard, de « modernité », « modernisation » « modernisme ». Si Montaigne soulignait, dès le XVI^e siècle, que les Français aimaient suivre la mode, c'est qu'il était sensible aux changements introduits dans le vêtement, même si ces variations étaient rares. A nous qui voyons

la mode changer si vite, il est devenu difficile de concevoir que les mots « *habit* » (apparu au XII^e siècle) et « *costume* » (XVIII^e siècle.) se rattachent, l'un à « *habitude* », l'autre à « *coutume* ». C'est qu'il y a, là encore, deux modes de pensée opposés : dans la société traditionnelle, le vêtement est une marque de l'appartenance sociale ou professionnelle et permet donc de classer son porteur dans une catégorie. Par contre dans la société moderne il devient l'objet d'un choix personnel. Sur ce plan le passage s'effectue au milieu du XIX^e siècle, au moment où Baudelaire célèbre un dessinateur de mode comme un artiste à part entière. Ce n'est cependant qu'au cours de notre siècle que le renouvellement s'accélère considérablement, en particulier avec l'institution des défilés de mode.

Dans une étude du temps il faudrait aussi dire quelques mots de l'usage quotidien à travers les temps des verbes. Ceux-ci sont en effet étroitement liés à chaque culture. Dans les créoles, qui reflètent une expérience rurale, donc un horizon spatial et temporel limité, la seule forme du futur est celle du futur proche : « je vais partir » et non « je partirai ». C'est le reflet direct de l'impossibilité de faire des projets à long terme. Pourtant il reste difficile de tirer des conclusions de tel ou tel emploi, car pour cela il faudrait reprendre les conceptions d'ensemble, comme nous le faisons ici en resituant les mots dans une évolution générale. Cependant si l'on suit l'évolution de l'emploi des temps dans les textes écrits, on remarque une variété bien plus importante dans les textes contemporains : la représentation du temps s'est individualisée, et elle devient une marque importante de la subjectivité. Même l'axe dominant qui tendait à valoriser le futur se trouve mis en cause par la crise de l'idée de « progrès » : Si le mot garde sa valeur positive, il est de plus en plus suivi d'un complément qui en limite la portée (« progrès des connaissances », « progrès médical », etc.)

Une autre évolution récente montre une diversification des modes d'approche de la réalité: le récit linéaire, fait par une seule personne et suivant une progression chronologique, est de plus en plus souvent remplacé, jusque dans le journalisme, par une enquête, avec des doutes, des retours en arrière, l'appel des témoins qui ont des points de vue différents. Il faut alors jongler avec une chronologie éclatée !

Il est bon de prendre conscience du fait que la diversité des cultures n'est pas une simple différence de modes de vie ou d'habitudes, mais quelle nous fait vivre dans un espace et un temps qui ne sont pas universellement perçus de la même façon.

Nous avons limité notre exploration aux aspects que le vocabulaire permet de relever. Mais il faudrait aller plus loin à partir de l'observation des comportements, car notre vie biologique, notre vie psychologique et notre vie sociale fonctionnent sur des rythmes que chacun d'entre nous a la charge d'harmoniser pour lui-même. Ce que nous avons vu ici, c'est le temps social, et encore, uniquement dans la conception d'ensemble que s'en font les sociétés traditionnelles et dans celle qu'a introduite la modernité.

Conclusion

Les mots, si nous leur prêtons attention, nous donnent directement accès à **l'imaginaire d'une culture**, cet univers symbolique dans lequel se rencontrent représentations du réel et projection des désirs et des jugements, observation et fiction, savoirs et croyances.

Utilisés dans une langue spécialisée *celle des philosophes ou des scientifiques par exemple* il leur arrive de devenir concepts. Mais leur usage dans la langue générale leur donne d'autres sens, moins purs peut-être, mais beaucoup plus importants pour les échanges sociaux. Dès lors ils deviennent inaccessibles à une analyse trop rigoureuse comme souhaiterait la faire la linguistique moderne, parce qu'ils sont insérés dans des **systèmes de représentation** plus vastes. **Mais chaque fois que nous lisons des textes produits par une autre culture que la nôtre, si nous voulons les comprendre, il nous faut mobiliser tous les savoirs que nous avons pu acquérir sur ces cultures. C'est à ce prix que nous trahisons un peu moins les pensées qui s'éloignent de celles qui nous sont familières.**

C'est la règle de toute communication : si je n'essaie pas de me mettre à la place de mon interlocuteur je ne comprendrai ni ce qu'il veut dire, ni pourquoi il me dit cela. Et finalement, je ne comprendrai même plus ce que je lui ai dit moi-même, puisque cela n'avait de sens que pour moi et que j'ignore comment il l'a compris.

Aussi, cet effort spontané, que nous effectuons tous pour nous faire comprendre, doit-il aller plus loin. Il faut que je sache ce que veulent dire les mots que j'emploie. Ce sont les matériaux de ma propre pensée : il est primordial que je sache avec quoi je construis celle-ci.

C'est en étudiant les mots dans leur histoire et dans leurs usages que je comprends alors tout l'arrière-plan de mes idées et de mes jugements sur le monde qui m'entoure. Derrière les évidences qui me paraissaient indiscutables se profile toute une histoire de la culture dont j'ai hérité, et je peux faire l'inventaire de cet héritage en l'analysant dans toutes ses connexions.

Le vocabulaire reflète cette histoire au cours de laquelle la conception même de l'homme a changé du tout au tout. **La société traditionnelle le plaçait au coeur de la création, avec des liens qui le rattachaient au règne minéral et au règne animal, avec des âmes qui étaient des parties de l'âme de l'univers.** Au-dessus de lui, Dieu était le garant de cet ordre.

L'homme n'avait donc qu'à se soumettre à la volonté de Dieu pour accomplir son destin. Imitation des Anciens et obéissance aux pouvoirs établis étaient le moyen d'accéder à la vie éternelle. La modernité s'introduit par des ruptures dans cette belle harmonie. Tout d'abord l'âme se sépare de tous les aspects physiques de la vie. Le corps peut dès lors être rejeté comme élément diabolique, puis, dans une vision moins religieuse, étudié comme une mécanique. En outre cette âme a pour principale vertu de s'identifier à la Raison : dès lors l'homme se donne le droit d'examiner avec sa raison tous les enseignements qu'on lui a transmis. L'esprit critique remplace l'esprit d'obéissance, et tous les interprètes de la pensée de Dieu se révèlent bien humblement humains : leurs contradictions amènent à chercher un autre garant de l'ordre que ce Dieu dont la représentation varie avec les interprètes.

Ce sera l'Homme : l'humanisme le place complètement à part de la création. C'est la première grande rupture, qui s'opère au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle.

Cependant l'histoire de la pensée n'est pas linéaire, ne serait-ce que parce que les mentalités ne peuvent pas évoluer à la même vitesse dans les différentes couches de la société, et parce que, aussi, les idées nouvelles se construisent peu à peu en utilisant encore les matériaux anciens : la chimie se constitue d'abord au sein de l'alchimie, l'astronomie à partir de l'astrologie.

Pourtant, malgré les résistances, ou même les retours en arrière, rendus visibles en particulier par les procès en sorcellerie, après cette première rupture le vocabulaire permet de repérer d'autres craquements.

*A la fin du XVII^e siècle c'est en quelque sorte l'axe du temps qui s'inverse : la **croissance au Progrès** fait que l'espoir dans l'avenir remplace le regret du passé. C'est là un trait marquant du modernisme par rapport aux sociétés traditionnelles.*

Dans celles-ci l'Age d'or appartient au passé ; pour les religions c'est le moment où leur(s) dieu(x) intervenait (en) t directement dans les affaires humaines. Pour l'Antiquité, c'était le premier âge de l'humanité, après lequel les choses n'ont fait que se dégrader. C'est donc un changement radical que de considérer que l'Homme, grâce à l'accroissement de ses connaissances, peut se rendre maître de son destin et que le temps qui passe apporte non plus la dégradation, mais l'amélioration.

Ce nouvel optimisme change même pendant un temps le sens du « travail ». Ce signe de malédiction, marque de la déchéance de l'humanité, devient, à partir du XVIII^e siècle, la marque du pouvoir de l'homme sur le monde,

L'instrument de ce Progrès qui doit peu à peu assurer le bonheur de l'homme sur terre.

A la fin du XVIII^e siècle, la Révolution Française change elle-même le sens du temps cyclique. Auparavant la fin d'un cycle annonçait simplement le recommencement d'un cycle identique, à l'image de la « révolution » des astres dans le ciel. Désormais la révolution signifie la destruction de l'ordre ancien, et son remplacement par un ordre nouveau que l'on juge meilleur.

L'Ancien Régime ne connaissait que des « émotions populaires », révoltes sans issue parce que sans objectif social défini. Dans une conception du temps orientée vers l'avenir la révolution elle-même vise à assurer le progrès.

Ces changements fondamentaux sont accompagnés, puis prolongés, par quelques autres. L'un d'eux, en particulier, s'est opéré avec beaucoup plus de lenteur, c'est celui qui, modifiant la conception de l'humanité elle-même, vise à donner une place égale à tous ceux que la société a maintenus en situation d'infériorité : les femmes, les « prolétaires », les esclaves, les colonisés. Dans les principes la Révolution française, après de longs débats a retenu une devise qui ouvrait la voie à cette promotion ; l'égalité et la fraternité, indissociables, devraient amener à poser ce problème. Il reste encore bien du chemin à parcourir dans cette direction, et les débats autour du « libéralisme » soulignent l'opposition qu'il peut y avoir entre ces deux notions et celle de « liberté ».

Notons enfin que, tandis que cette dernière évolution se poursuit, le sens moderne de « progrès », « travail », « révolution » et quelques autres mots, comme « art », connaît une évolution qui remet en cause leur valeur uniquement positive. L'écologie limite la profondeur de la coupure fondatrice qui a valorisé intelligence et abstraction par opposition à la nature, l'intuition et la sensibilité. Ce nouveau mouvement n'est d'ailleurs pas sans rapports avec la place plus importante accordée aux valeurs que l'on attribuait à la féminité : la tolérance, la faiblesse voire la « lâcheté », l'instinct, le corps, les sentiments.

C'est l'ensemble de ces évolutions que nous avons rencontré dans le parcours que nous avons fait dans l'univers des mots.

Quelques jeux pour apprivoiser les mots

Les dictionnaires contiennent un nombre considérable d'informations, dont on n'utilise en général qu'une très faible partie : il s'agit le plus souvent de vérifier une orthographe ou de chercher le sens d'un mot rare ou mal connu. Les exercices que nous proposons ont un autre but : ils veulent permettre à l'utilisateur de se livrer à une enquête sur l'imaginaire de la langue en cherchant, d'un mot à l'autre, ces réseaux subtils qui tissent des liens entre des notions qui paraissent à première vue étrangères les unes aux autres. C'est le moyen que nous avons employé pour mettre à jour les conceptions qui fondent une vision du monde.

Tous ces exercices sont à faire avec l'aide d'un dictionnaire du genre Petit Robert ou Petit Larousse. Il s'agit en quelque sorte d'apprendre à jouer avec le dictionnaire pour pousser sa recherche de plus en plus loin dans les mots, enrichir sa pensée de toutes les associations d'idées ainsi suggérées. C'est le moyen de se passionner pour le dictionnaire, et en même temps un apprentissage du vocabulaire dans sa diversité et sa précision et une invitation à la créativité.

Nous avons évoqué, dans notre étude, les deux grandes catégories d'images qui se retrouvent dans les changements de sens des mots : la métaphore et la métonymie. Essayons de les définir brièvement et simplement :

► La métaphore emprunte une qualité à une réalité et l'applique à une autre réalité en utilisant un mot dérivé du premier : exemple, la « chèvre » a donné naissance à la « cabriole » et au « cabriolet », dont les sautilllements ont été comparés à ceux du « cabri », le petit de la chèvre.

► La métonymie utilise un mot pour désigner une réalité intimement liée à celle que le mot désigne au départ : par exemple, « être en contravention », c'est être en infraction par rapport à un règlement. Le procès-verbal (PV) est dressé pour constater ce fait. L'« amende » est alors destinée à « amender » (corriger) cette situation. Chacun de ces mots désigne donc un fait différent. Pourtant on peut dire indifféremment : « j'ai eu une contravention, ou un PV ou une amende. » De même le mot « verre » peut désigner la matière, ou le récipient fait dans cette matière, ou le liquide contenu dans ce récipient (« boire un verre »).

Exercice

A partir de noms d'animaux, relever les sens qui apparaissent dans les emplois suivants :

Emplois figurés : par exemple la « chèvre » qui sert à soutenir une pièce de bois.

Mots dérivés : se cabrer, chevron.

Locutions : « ménager la chèvre et le chou », « faire devenir chèvre ».

Puis chercher la filiation entre ces sens et tenter de les classer en métaphores et métonymies.

Voici quelques noms d'animaux particulièrement aptes à cette recherche : cheval, chien, corbeau, canard, chat, âne, pie, mouton (également : robin, robinet), biche, etc.

Même exercice avec les mots suivants : feu, boue, soleil.

Exercice sur l'imaginaire

Chercher des mots qui puissent s'associer aux objets suivants en s'appuyant sur telle ou telle de leurs qualités et les transforment en rêves :

Voiture, lave-vaisselle, poste de télévision, bicyclette.

Exemple : pour « voiture » : « cocon », « salon » (protection, confort) tapis volant (vitesse), etc.

Différencier des mots proches

Dans la série suivante, certains mots ne s'appliquent qu'aux sentiments, d'autres qu'à l'évaluation économique, d'autres aux deux domaines. Faire des phrases avec ces mots pour faire ressortir les différents emplois :

cher, chèrement, chérir, chéri, cherté, renchérir.

Chercher tous les sens des mots suivants, et construire une phrase pour cha-cun de ces sens : affecter, affectation, affection, affecté (adj. et part. passé) affectionner.

Voici trois séries de mots proches :

Dénuder
Dénudation

Dévoiler
Dévoilement

Dénuer
Dénuement

Avec un mot de chaque série faire une phrase qui met en valeur la différence des sens.

Familles de mots

1. Certains mots s'appliquent à une même réalité mais proviennent d'origines très diverses. Chercher leur origine : câliner, cajoler, choyer, caresser, dorloter.
2. Chercher la parenté entre les mots suivants, en relevant leurs différents sens et leurs origines. Utiliser chacun de ces sens dans une phrase :

Compte conte raconter compter.

Article articulation.

Intègre intégrisme.

Forfait (3 sens) forfaitaire forfaiture.

Fumer (un champ, une cigarette) fumier parfum fumet fumée.

Tisser texte tissu textile prétexte toile toilette.

Fil défiler filet filon.

Mystère métier ministère mythe mystique mystifier.

Tempérament température tempérer tempérance.

Mode modèle modeler moderne modifier modérer modeste.

Rive riveraine rivale arriver rivière.

Savoir sagesse, saveur, savant, sapide, maussade

Peser penser pension panser dépenser.

3. A travers les emplois figurés, retrouver le sens de départ : table des matières table ronde table de multiplications se mettre à table dessous de table.

siège social faire le siège accouchement par le siège lever le siège.

4. Construire des phrases illustrant les différences de sens des mots suivants :

Ruse finesse artifice stratagème astuce perfidie.

User utiliser abuser désabuser.

Niais naïf ingénu sincère candide.

Les mots et les gestes

Relever toutes les expressions dans lesquelles une partie du corps (surtout : bras, mains, tête, front, oeil) sert à exprimer un sentiment ou une manière d'être (ex : « garder la tête haute », « baisser les bras »).

Les verbes ont la plupart du temps des sens différents selon le sujet ou selon la construction du complément d'objet. Faire des phrases et analyser.

Jouer, jouer de, jouer à.

Tenir, tenir bon, tenir de, tenir à.